

LETTRES, MEMOIRES,
E T
NEGOTIATIONS PARTICULIERES
D U
CHEVALIER D'EON,

*Ministre Plenipotentiaire auprès du Roi
de la Grande - Bretagne ;*

A V E C

M. M. les Ducs de PRASLIN, de NIVERNOIS,
de SAINTE-FOY, & REGNIER DE GUER-
CHY, Ambassad. Extr. &c. &c. &c.

SECONDE PARTIE.

*L'innocente amitié de la terre exilée
Retourna dans le Ciel, où Dieu l'a rappelée.
Son nom seul est resté: l'espoir, l'ambition,
Le plaisir, l'intérêt ont emprunté son nom.*

*Tous deux d'une même ame ils furent la moitié:
Mais souvent leur amour troubla leur amitié.*

MENAGE.

L O N D R E S,
M D C C L X V.



Co

E
par
nat
tér
con
gra
vou
vou
reu
l'op
pré
bea
lan
écr
tite
ren
Viv
ne
que

J



Copie de la Lettre de M. le Duc de Brissac
à M. le Duc de Nivernois.

à Brissac , ce 1 Octobre 1762.

En vérité , Monsieur le Duc , ce n'est pas d'aujourd'hui que vous complétez ma joie par la distinction dont vous jouissez en notre nation : elle est bien satisfaite de voir ses intérêts en vos mains spirituelles. Vous êtes reconnu le bouquet favori de la vertu , j'en fais grande fête à mon cœur votre allié. Je prie votre santé d'être rassurante aux travaux de votre gloire si couvée d'embarras ; soyez heureux dans les prééminences que vous donne l'opinion générale. Je souhaite à de prompts préliminaires la course de mon fils vers son beau-pere. La Ste. émanation de vous si guirlandée de charmes qui allument ma vétusté m'a écrit la lettre la mieux pensée. Ma chere petite n'a que faire de douter de l'amour le plus tendre , & le mieux ordonné à mes sentimens. Vivez en bonne santé pour la paix de la mienne ; on ne peut vous aimer & estimer mieux que je fais.

J'ai l'honneur d'être,
Monsieur le Duc,

*Votre très humble, & très obéissant
serviteur,*

Signé , Le Duc de Brissac.

P. S. Je vous recommande M. D'Eon: mon fils m'a dit que c'étoit un véritable dragon à l'armée & au cabinet.

Note de M. D'Eon.

Je suis fâché que l'on n'ait pas nommé M. le Duc de Brissac Ambassadeur Extraordinaire en Angleterre: j'aurois été charmé de lui être utile, & de travailler sous ses ordres, parcequ'il a toute la noblesse & la bravoure de l'ancienne chevalerie: aussi il y a longtems que je l'aime, & le respecte pour cela; avant même que M. le Duc de Coëffé se fut conjoint à la Ste. émanation de M. le Duc de Nivernois, que je porterai toujours dans mon cœur, malgré les petites tracasseries qu'il m'a faites par pure complaisance pour ses amis de 30 ans.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Comte de Choiseul.

à Londres, le 2 Octobre 1762.

Le pauvre petit D'Eon est malade. Il travaille comme à son ordinaire, c'est-à-dire, du matin au soir. Quoique vous lui rendiez toute la justice qu'il mérite, je ne puis vous le nommer sans vous en dire du bien. Je ne saurois vous en trop dire de son zèle, de sa douceur & de son activité, &c.

Ex.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Ni-
vernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 24 Novembre 1762.

Je vous recommande, auprès du Duc de Choiseul, ma proposition d'envoier M. Durand à Lisbonne. Je la crois excellente, plus j'y réfléchis. Quand ma mauvaise santé me forcera de quitter ce pais-ci au printems, avec votre permission j'y laisserai notre petit D'Eon en attendant mon successeur; & je vous promets qu'il y sera bien voulu. Il est fort actif, fort avilé, & fort discret, ne faisant jamais le curieux ni l'empresé, & partant ne pouvant inspirer aucun ombrage ni défiance, *quod est inveniendum*: car ici, la plupart des hommes sont, comme les chevaux, les plus ombrageux & les plus durs à manier de tout l'univers.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Extrait de la Lettre de Mr. de Sainte Foy
à M. D'Eon.

à Versailles, le 4 Décembre 1762.

La petite correspondance dont vous m'avez
envoie copie, mon cher ami, m'a réjouï
plus que l'opéra comique: il est vrai qu'il y
entre bien quelque chose de la foire. En vé-

rité le seigneur Rabutino-Polichinello méritoit complètement les nasardes que votre Duc lui a si joliment distribuées dans sa réponse ; la transition de la fin est délicieuse , charmante , & je l'estime autant que la meilleure satire de notre ami Despréaux. Je compte bien en régaler M. le Duc de Praslin , & le Pr. dès que j'irai le voir , & je suis sûr de lui rendre un moment de santé , dont il a grand besoin le pauvre Pilade.

Je trouve , cher ami , qu'il est assez indifférent que vous apportiez ou non le traité définitif. Le patron à qui j'ai parlé de votre envie de l'apporter m'a dit , que vous n'aviez pas besoin de cela pour parvenir à ses graces , & qu'il n'avoit pas besoin d'être poussé pour désirer de vous obliger. A l'égard de vos amis que vous seriez bien aise de revoir , c'est trois mois plus tôt , ou plus tard & même pas tant . puisque M. le Duc de Nivernois ne restera sûrement que le moins possible après la confection du grand ouvrage , & que vous reviendrez avec lui ainsi qu'il a été convenu. Ne manquez pas de rejeter toute insinuation qui tendroit à vous perpétuer dans le poste de secrétaire d'ambassade à Londres : il n'en a pas été question entre le patron & moi ; mais je craindrois que cette idée ne vint à M. le Duc de Nivernois , & si cela arrivoit , comme je connois votre attachement pour lui , il faudroit lui dire qu'après avoir eu le bonheur de lui être attaché , votre cœur ne sauroit plus l'être à d'autres.

Vous sentez , cher ami , que ce seroit encore rester dans un état précaire , & cet état pour un capitaine de dragons ne vous convient point ni à moi non plus , qui vous regarde com-

me

me mon jumeau politique , & un second moi-même. Cet état est bon avec M. le Duc de Nivernois qui est un grand seigneur , & qui est employé momentanément pour la plus grande affaire du Roi & du royaume , mais cet état deviendrait mauvais pour vous , si on vous le faisoit continuer sous un autre ministre que je ne connois pas encore , & qui n'aura sûrement ni sa naissance , ni ses grandes qualités (a).

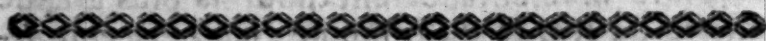
Je vous dirai sur ce sujet , qu'un jour en parlant de vous , & cela nous arrive souvent , M. le Duc de Praslin me dit qu'il avoit bien des projets sur vous & que sûrement vous seriez bien placé de sa main , &c.

Si vous ne pouvez voir à présent la Russie , nous vous trouverons d'autres lieux pour exercer & faire resplendir vos talents politiques. Vous pouvez être tranquille sur ce sujet-là , je réponds que vous serez content (b). Mille graces , très cher ami , de l'imprimé des préliminaires que vous avez bien voulu m'adresser : vous êtes d'une exactitude charmante ; & je conviens avec bien du plaisir qu'il n'y a pas un meilleur ami que vous dans le monde : aussi puis-je dire que vous feriez infiniment de chemin sans en rencontrer un qui vous aime plus tendrement que moi. Mes parens ne vous oublient point , & Madame de Brige est enchan-

(a) Mon ami Sainte-Foy étoit un très grand prophète sans le savoir ; mais je voudrois qu'il pût concilier cette lettre avec celle qu'il m'a écrite le 18 Septembre 1763.

(b) Je m'en apperçois bien aujourd'hui : je suis très content , puisque je suis dans le royaume de Papimanie de la Fontaine.

chantée de vous, & d'une certaine épître que vous avez écrite à un certain Cardinal, & que celui-ci lui a montrée.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Comte de Choiseul.

à Londres, le 9 Octobre 1762.

Quoique je ne sois pas rancunier, Monsieur le Comte, je ne puis m'empêcher d'avoir encore sur le cœur la prétendue irrégularité & erreur que vos Bureaux ont trouvées dans le Nos. partis de Versailles & non pas dans ceux partis de Londres, comme il vous sera facile de le vérifier par le relevé de toutes vos dépêches & des miennes que je joins ici & que j'ai vérifié moi-même. Je sens toute l'importance d'éviter la confusion dans notre correspondance, & vous savez que je suis très amateur de l'ordre. Ce n'est pas en manière de reproche que je dis ceci, c'est seulement en forme d'apologie, & je n'ajouterai rien à cette importante dépêche, que les assurances du très sincère attachement avec lequel j'ai l'honneur, &c.

Ex-

Extrait de la Lettre de M. le Comte de
Choiseul à M. le Duc de Nivernois.

à Fontainebleau, le 10 Octobre 1761.

J'ai fait vérifier dans mes Bureaux la suite
des Nos. de vos dépêches, qui se sont trou-
vés justes, ainsi je fais réparation à votre
Secrétairerie.

Observations sur la Lettre de M. de Bus-
sy, à M. le Duc
Lettre de M. de
Bussy, que M.
D'Eon à faites en
courant la Poste. Monseigneur,

1. *Edifié, &c.*] L'Auteur
de cette lettre regarde
sans doute son bureau
comme sa chapelle ou
sa paroisse. Il veut di-
re apparament que son
bureau trouve des er-
reurs où il n'y en a
point, & ne les remar-
que pas où elles sont ;
mais sa phrase est si
obscurc qu'on ne voit
pas

*Vous avez adressé le
15 à M. le Com-
te de Choiseul une lettre ;
dans laquelle vous pa-
roissez peu (1) édifié
de la régularité de
MON BUREAU, à trou-
ver des erreurs où il
n'y en a point & à ne
les pas remarquer où
il y en a. Comme je
crains qu'on ne vous ait*

A¹ D 22.

Observations.

Lettre de M. de
Bussy.

pas clairement ce qu'il veut dire.

2. *Insinué.*] On dit plutôt *inspirer qu'insinuer* une idée, mais cette insinuation de Bussy vouloit tomber sur M. D'Eon avec lequel il avoit eu une petite querelle, dont il ne cherchera pas à se glorifier.

3. *Puissiez.*] Il faut vous *puissiez* sans quoi il faudroit je suis au lieu de je serois.

4. *Nous n'avons, &c.*] Il faudroit *nous n'avons pas eu d'autres lettres portant les mêmes Nos.* La phrase telle qu'elle est construite est purement Gothique: une dissertation complète pour la critiquer ne suffiroit pas.

5. *Exacts de part ou d'autre.*

(2) *insinué* cette idée, bien moins pour vous disposer contre mon bureau, que contre le chef; & que je serois au désespoir que vous (3) *puissiez* me soupçonner ou mon bureau d'avoir manqué d'attention à votre égard, j'espère que vous voudrez bien me permettre de vous faire connoître l'exacte vérité. Je n'étois point à mon bureau, quand la lettre du 7 de M. le Comte de Choiseul vous a été écrite; & ni moi ni mon bureau n'en avons eu connoissance que par la réception de la vôtre du 15. (4) Nous n'avons pas eu d'avantage des lettres qui vous ont été écrites, portant les memes numeros: ainsi nous avons été hors d'état de savoir si les Numeros ont été (5) *exacts* de part ou d'autre. Ce qui prouve encore, Monseigneur, que

Observations.

Lettre de M. de
Bussy.

d'autre.] Il faudroit
quels Nos. sont exacts.
Toute cette lettre est
d'une obscurité du dia-
ble, aussi lorsque l'Au-
teur de cette Epître é-
toit à Londres, les
Anglois ont bien eu
raison de le faire con-
férer & dialoguer avec
Satan.

6. Bureau.] En vé-
rité ce Bussy est un ter-
rible Boureau. Avec
son bureau il m'écor-
che les oreilles & me
fend l'ame en deux.
On croiroit à l'enten-
dre que son Bureau est
un établissement aussi
roïal que l'hôtel de la
guerre ou des invali-
des, & cependant son
bureau est sous les gou-
tieres au 4 étage: c'est
un nid à rats. Le mot
Bureau est répété 11 à

que l'observation sur les
Numeros de vos lettres
ne vient pas de mon bu-
reau, c'est qu'elle se
trouve dans la lettre
même du ministre, &
qu'il est établi dans mon
bureau, que quand il
s'est glissé quelque er-
reur dans les Nos. soit
d'une part soit de l'au-
tre, on n'en parle ni
au ministre des affaires
étrangeres ni à l'Ambas-
sadeur: on en écrit seu-
lement au secrétaire
principal de l'Ambassa-
deur ou au chef du bu-
reau des affaires étran-
geres, par ce qu'on ne
croit pas que cela vail-
le la peine d'interrom-
pre les ministres, & que
c'est une affaire des bu-
reaux. Je crois, Mon-
seigneur, qu'en voilà
suffisamment pour vous
prouver l'innocence de
mon (6) bureau & de
son chef. Je vous de-
mande mille pardons
d'être entré dans une

Observations.

Lettre de M. de
Bussy.

12 fois dans cette petite lettre aussi lamentable que les Jérémias. Ce n'est pas comme cela que M. l'Abbé de la Ville écrit : quelle différence pour l'esprit & le génie !

7. *A quelque chose malheur est bon.*] ce passage est tiré d'Æsop, qui faisoit parler les bêtes. L'Auteur de la lettre ne pouvoit pas choisir un meilleur modele : il a le corps de ce grand homme & l'esprit des dernieres.

si longue discussion pour une si petite affaire : mais j'ai la conscience si délicate sur ce qui peut vous inspirer le moindre soupçon de manque d'attention de ma part ou de mon bureau, que j'espere que vous voudrez bien m'excuser.

(7) *A quelque chose malheur est bon, puis que cette discussion me donne l'occasion de vous renouveler les assurances du sincere dévouement & du profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être*

Monseigneur,

Votre très humble & très obeis-

à Fontainebleau le

sant Serviteur

30 Octobre.

Signé, DE BUSSY.

L'original de cette Lettre, ou plutôt cette Lettre originale a été si longtems entre les mains de M. D'Eon, que toute la secrétairerie de M. de Guerchy doit la savoir par cœur, ainsi

ainsi que la moitié de Londres qui l'a lue, tenue & maniée en original véritable.



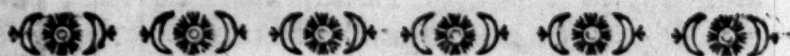
Lettre de M. le Duc de Nivernois
à M. de Buffly.

à Londres, le 4 Novembre 1762.

Je vois, Monsieur, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 Octobre, que les plaisanteries, faites de cent lieues, ne valent jamais rien. Ma lettre apologétique sur les numeros étoit une pure plaisanterie, qui est venue au courant de ma plume, & qui n'y seroit pas venue, si ce n'est que j'écrivois à un Ministre dont je suis ami depuis trente ans, & qui est accoutumé à mon allure. Je vous en demande pardon, Monsieur: mais il me paroît que vous vous êtes trompé en lisant ma lettre, & que vous lui avez attribué un sens & une intention qu'elle n'avoit pas. Je crois superflu de vous dire qu'il n'y a eu dans tout cela aucune inspiration étrangère. Cette idée seroit injurieuse pour tout le monde & pour moi: aussi je passe bien vite là-dessus, & je vous renouvelle les assurances de tous les sentimens avec lesquels,

J'ai l'honneur d'être très parfaitement,
Monsieur,

Votre très humble & très obéissant
Serviteur, &c.



Extrait de la Lettre de M. de Sainte-Foy,
à M. D'Eon.

à Versailles, ce 8. Janvier, 1763.

Bon jour & bon an, très cher ami, si la fortune veut répondre dans le cours de 1763 aux vœux que je ferai pour votre bonheur, je vous certifie qu'il sera complet. Le mien est d'avoir un ami tel que vous, & ce sera celui qui ne m'échappera pas. Vous avez commencé l'année par être furieusement occupé de moi; je vous réponds bien de vous le rendre, & je me flatte que vous connoissez assez mon cœur pour n'en pas douter.

Vous ne voulez donc absolument pas être de nos commensaux de Versailles: le séjour de ce pais-ci vous ennuie, vous effraie: il me déplairoit autant qu'à vous, & je n'y suis pas encore plus attaché; mais il faut savoir se plier quelquefois aux circonstances, & mériter le repos dont on jouit après avec d'autant plus de plaisir qu'il nous a plus coûté. Enfin, très cher ami, je vois qu'il seroit superflu de vous présenter des réflexions sur ce sujet, & de combattre des idées qui me semblent très profondément gravées dans votre imagination. Il faudra donc vous laisser courir la carrière du pais étranger, & même vous y pousser de façon que vous n'avez jamais à vous repentir de n'a-

n'avoir pas voulu de Versailles. (c) Vous voyez que je ne suis pas obstiné, & que je n'aime pas moins mes amis, quand même ils semblent vouloir s'éloigner de moi. Je ne dis conviens pas, cher ami, que la croix de St. Louis ne soit très intéressante, & très agréable, c'est, à vous parler vrai, le seul inconvénient que je trouvois au projet de M. le Duc de Praslin, & la seule de vos objections qui me semble bonne, ainsi je conviens volontiers qu'il faut la suivre.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à Versailles, ce 8 Janvier 1763.

Tenez vous pour assuré, mon cher ami, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans les fots propos qui se tiennent & qui se mandent sur le prétendu refroidissement qu'il y a entre mon cousin & moi. Madame de Grammont seroit bien capable de nous raccommo-der, si nous étions brouillés; elle en auroit la volonté,

NOTE de M. D'Eon.

(d) Le Grand projet de M. le Duc de Praslin pour moi étoit de me donner la place de M. de Bussy; mais j'aime- rois mieux être tambour dans mon Régiment, que de suc- ceder à ce Grand homme. Je n'en suis pas moins recon- noissant envers M. le Duc de Praslin, qui ne connoît pas mon goût, & qui veut toujours dominer despotiquement sur les esprits comme sur les cœurs.

ré, le crédit, & les talens; car elle a beaucoup d'ascendant sur nous deux, & l'un par ce que donne l'amitié; mais elle n'a aucun usage à faire de tous ces moiens. Il arrive rarement que le Duc de Choiseul & moi ne soions pas de même avis, parce qu'en général nous avons les mêmes principes sur la politique & le gouvernement (d); cependant aucun de nous n'a fait vœu de n'être jamais d'un avis contraire à l'autre; nous n'avons ni l'un ni l'autre de prétention à l'infailibilité; & nous n'avons pas voulu absolument des Jésuites, parce que leur institut leur interdit d'avoir d'autres sentimens que ceux du général.

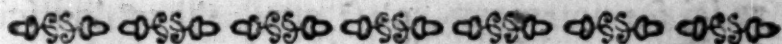
Vous pouvez conclure de là que nous sommes ensemble comme nous l'avons toujours été: je vous assure, mon ami, que nous disputons beaucoup moins sur les affaires que sur l'Opéra & la Comédie, & si l'on dit que nous sommes brouillés, c'est qu'on voudroit que cela fût.

Voilà ma profession de foi: je suis sûr que celle du Duc de Choiseul seroit la même, & vous pouvez m'en croire, il y a assez longtemps que vous lisez dans mon cœur: les caractères n'en sont pas changés.

Adieu, adieu, mon cher ami.

Ex-

(2) J'en serois bien sûr, pour la France & pour M. le Duc de Choiseul.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 20 Janvier 1763.

Oh! oh! mon cher ami, la terrible besogne dont je me suis chargé en venant ici. Je suis en vérité hors de combat, il me faut . . . dix bonnes années de repos absolu . . . ces gens-ci sont bien loin d'être des hommes à l'ordinaire; & la négociation dans ce pays-ci est un vrai métier de galérien. Cela me fait trembler (*quand j'y pense*) pour notre pauvre ami Guerchy *qui est tout neuf* à la négociation: il aura diablement de peine: mais heureusement il aura, j'espère, notre petit D'Eon. Vous me demandez s'il faut le lui laisser? vraiment vous ne pouvez mieux faire; mais cependant je crois que M. D'Eon, qui est un excellent sujet, vous seroit encore plus utile à Petersbourg qu'ailleurs, & peut-être est-il le seul en état de bien servir le Roi en Russie. Au demeurant il vous aime de cœur, & s'il étoit sûr que vous fussiez éternellement en place, il aimeroit autant se fixer en enfer qu'en Paradis pour vous plaire, & avec la certitude que ce seroit pour vous servir. Partez de la combinaison de toutes ces vérités, mon cher ami, je n'ai pas d'autres matériaux à fournir à votre décision.

Mais une chose que je dois vous dire encore

re ici sur notre ami, c'est que, s'il amène ici *sa femme*, il fera très-mal. Je ne parle pas pour la dépense : mais une femme François ne réussira jamais ici, & sachez que Madame la Duchesse de Mirepoix, qui est très-aimable, qui a même l'humeur très-prévenante, les manières très-flexibles, a eu bien de la peine à y réussir. D'ailleurs notre pauvre ami allant toutes les années passer trois ou quatre mois à Versailles ; cet arrangement rendroit une Femme bien embarrassante (e), & aussi je pense qu'au moien d'un pareil arrangement, la Femme de notre ami consentiroit à le laisser aller sans elle. Quand nous nous reverrons, je vous en dirai encore bien d'avantage ; & en attendant, si vous voulez questionner sur cela M. Durand qui va vous rejoindre bientôt, qui connoît ce païs-ci, il pourra éclaircir vos idées. En vérité c'est une bien vertueuse & honnête créature que le bon Durand : c'est en même tems un bien bon serviteur & dont la tête est extrêmement bien meublée, & par-dessus le marché je lui crois un sincère & véritable attachement pour vous. Je fais toute l'amitié que vous avez pour lui, & non seulement je la trouve bien placée, mais je vous assure que vous la lui devez, & que vous ne sauriez mieux faire que de lui en donner des marques.

Let-

(f) M. le Duc de Nivernois auroit pu ajouter & bien embarrassée.



Lettre de M. le Duc de Nivernois à
M. le Duc de Choiseul.

à Londres, le 20 Janvier 1763.

M. le Duc,

Le congé de quatre mois, que vous avez eu la bonté d'accorder, au commencement de Juin dernier, à M. D'Eon Capitaine à la suite du Regiment d'Autichamp Dragons, étant expiré depuis longtems, & le travail sans fin que je lui ai donné depuis qu'il est auprès de moi lui aiant fait oublier le besoin d'une prolongation que son Colonel lui demande, je vous ferai infiniment obligé, Monsieur le Duc, d'en ordonner l'expédition & la prolongation, jusqu'à ce que le Roi & M. votre Cousin le retirent d'ici. Je serois bien fâché de perdre M. D'Eon, dont le travail ici est plus utile au service du Roi, que ne le seroit sa présence au Regiment pour lequel il a cependant beaucoup d'amour, malgré son goût & ses talens politiques, dont M. le Duc de Praslin peut se servir avec fruit en plus d'un pais; & je crois que c'est son intention, parce que je fais qu'il l'aime beaucoup, & que vous avez aussi, M. le Duc, des bontés particulières pour lui, dont il est très-reconnoissant.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Exe-



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres le 17 Janvier 1763.

Rassurez-vous, mon cher ami: tout ce que vous désirez s'arrangera; & il dépend de vous de l'arranger à la satisfaction de tout le monde. *Vous devez savoir que le petit D'Eon n'est venu à Londres avec plaisir que dans l'espérance de s'en retourner avec moi en France (f)* pour être ensuite placé par vous en quelque part en qualité de Resident ou de Ministre & non de Secrétaire, étant un peu las d'avoir secrétarisé depuis si longtems & avec tant de personnages divers. Mais il vous est tendrement attaché: toutes ses répugnances & tous ses desirs se combineront toujours avec vos intentions, & ce qu'il souhaite par préférence à tout, est de faire ce qui vous plait. En revanche il est juste que vous cherchiez aussi de votre côté à lui faire plaisir; & voici comme cela se peut arranger très parfaitement & très utilement pour son bien, pour celui du service du Roi, & pour celui de mon

(f) C'étoit même une *conditio sine qua non* que j'avois pris la liberté de faire avec M. le Duc de Nivernois; attendu que je n'ai pas le cœur banal; que ma volonté n'est pas d'être le Secrétaire de tous les grands Seigneurs de la Cour de France; & que je n'aime pas à succéder dans une Ambassade comme un immeuble.

mon successeur que je suppose notre ami *Guerchy*. Donnez lui la place de Résident avec tels appointemens que vous voudrez : *il est très aisé à vivre* ; il en sera plus considéré ici & partant plus utile, & il sera aussi plus content, parce qu'il aura la certitude de passer en sortant d'ici à une autre place, y compris celle de *Petersbourg*, pour laquelle il a toujours du foible. D'ailleurs vous devez & vous pouvez compter sur ma parole que rien n'est mieux que d'avoir ici un Résident à demeure ; comptez que le service du Roi se trouvera fort bien de cet arrangement, & comptez que le petit *D'Eon* est le plus propre que vous puissiez trouver pour remplir cet objet-là. Je regarde donc cela comme arrangé & je passe à un autre article qui est celui de la Femme.

Sans doute il vaudroit mieux qu'il n'y eut jamais ici d'Ambassadrice Française : mais je dois vous dire aussi qu'une femme d'un certain âge & sans aucunes prétentions, de figure comme est celle de notre ami, réussira moins mal qu'une autre & aura moins d'inconvénient ; ainsi que cela ne vous arrête point, & laissez venir notre ami avec toute sa famille, s'il l'aime mieux.

Il ne m'a pas été possible de vous écrire cela de ma main. Je ne vois en vérité pas clair, & je suis vraiment tué par le travail, qui me porte sur les nerfs & sur l'estomac d'une manière insupportable. J'ai outre cela un bon gros rhume bien étoffé, qui, selon l'usage d'Angleterre, ne finit point, & que je promène pourtant tous les jours, soit à pied, soit à cheval ; à pied pour faire vos affaires de mon mieux, & à cheval pour ne pas pé-

rir tout-à-fait d'insomnie, de vapeurs, & de non-digestion: vienne le mois d'Avril, tout ce ne sera rien & en attendant je me résigne. Je vous embrasse, mon très cher ami, avec toute la tendresse de mon cœur.

Je crois bien faire de vous envoyer ma dépêche par un Courier, dans la crainte que quelque accident ne retarde M. Durand qui part demain. Celui-ci vous portera les détails économiques d'où resultera la décision DE NOTRE AMI, & je ne doute pas qu'il n'accepte.

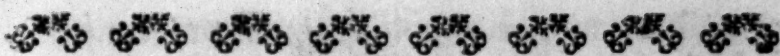


Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 7 Février 1763.

J'apprends dans ce moment, par une lettre de ma femme, la mort de notre pauvre président. J'en suis en vérité bien affligé. Je sais combien vous aviez de confiance en lui & combien il vous étoit attaché. Le petit D'Eon, qui étoit son ami, est pénétré de douleur de cette perte. Ce pauvre président avoit un consulat quelque part, que vous devriez bien donner au malheureux Favier, que vous avez pris en grippe fort mal à propos. Ce seroit le moyen de mettre en activité ses talens. Quant au petit D'Eon, c'est en vérité un bien bon cœur & un excellent sujet, dont je ne puis vous dire trop de bien. Je ne doute pas que Sainte-Foy ne soit bien affligé, & je vous prie de lui dire combien je prends part à sa peine.

Ex-



Extrait de la Lettre de M. de Sainte-
Foy à M. D'Eon.

à Versailles, le 8 Février 1763.

Je n'ai qu'un mot à vous dire aujourd'hui, mon cher ami : nous avons perdu le pauvre président, & ses souffrances m'ont trop vivement percé le cœur pour que je puisse essayer de vous en entretenir. C'est un malheur de l'humanité que de voir ainsi éteindre ceux que l'on a chéri le plus. Il faut ou mourir avant eux, ou leur survivre ; rien n'est plus affreux que cette image, mais il n'est pas en nous de la changer, ni de l'adoucir. J'ai perdu un ami unique, & rien au monde ne me consolera de cette perte : le traité définitif va se signer, ainsi je n'ai plus rien à vous demander à cet égard. M. Durand est arrivé & dit beaucoup de bien de vous. Je vous embrasse & vous aime, mon cher ami, de tout mon cœur.



POST SCRIPTUM.

D'une Lettre de M. le Duc de Nivernois
à M. le Duc de Praslin.

En date de Londres, le 10 Février 1763.

Mon très cher ami, je vous recommande
de toute ma force mon petit D'Eon :
en

en vérité il mérite encouragement, récompense & consolation. Je lui ai prêté 3500. l. pour le tirer d'une vexation malicieuse qu'il éprouve, & ce n'est pas de l'argent du Roi que je lui ai prêté cette petite somme. Mais je présume que vous me manderez de m'en faire rembourser ici chez M. Vanneck, & de vous la porter en compte. Sa santé est bien mauvaise à mon pauvre Secrétaire; mais pourtant il n'en travaille ni moins, ni moins bien, mais il en mérite d'avantage.

Si vous vouliez mettre de la réciprocité en tout vis-à-vis de l'Angleterre, mon petit D'Eon seroit mieux dans ses affaires qu'il n'y est. On donne ici douze-cens-guinées d'appointement à un Secrétaire d'ambassade, & de la vaisselle d'argent pour environ trente-mille-livres: cela ne vous fait-il pas venir l'eau à la bouche d'être secrétaire Anglois, & du moins cela doit vous faire mettre la main à la poche pour les François. (*)

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

Du 13 Février 1763.

Vous ne m'avez rien répondu sur les propositions que je vous ai faites par rapport

(*) M. D'Eon ne sait pas si cela a fait venir l'eau à la bouche de M. le Duc de Praslin: mais ce qu'il y a de certain, c'est que cela ne lui a pas fait mettre la main à la poche, car M. D'Eon a rendu de sa bourse ces 3500 l. à M. le Duc de Nivernois.

port à notre petit D'Eon, & je n'en suis pas étonné, car, comme disoit le bon homme Beauregard qui a élevé votre serviteur, *vous aviez d'autres prunes à vendre quand vous m'avez écrit* : mais cela n'empêche pas, que tout ce que je vous ai mandé à son sujet, ne soit très vrai, très raisonnable & très convenable ; & j'espère que vous y ferez droit. Je crois que vous ne pouvez mieux faire, je ne dis pas pour son bien, mais pour celui du service du Roi.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 13 Février 1763.

Il est bon que vous sachiez que M. de Newille Secrétaire de l'Ambassade du Duc de Bedford, qui apportera le traité, recevra une récompense & une gratification de mille louis au moins, & l'usage est aussi qu'on fasse une grace quelconque à celui qui apporte les ratifications. Si vous voulez vous conformer à cet usage très digne de vous, je ferai en sorte de vous envoyer les ratifications d'Angleterre par mon petit D'Eon ; qui, je vous assure, a eu plus de peine ici que M. de Newille à Paris ; & est, comme vous savez d'ailleurs, très digne & très susceptible des graces du Roi. Vous ne me le garderiez pas longtems, & dans ce peu de tems il vous diroit bien des choses, qui pourroient vous être utiles ainsi qu'à celui qui me succédera.

II. Partie.

B

Ex.

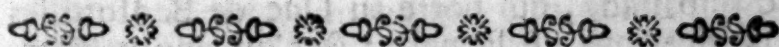


Extrait de la Lettre de M. le Duc de Niver-
vernois à M. le Duc de Praslin. (*)

à Londres, le 13 Février 1763.

L'on m'avertit dans l'instant, mon cher ami, qu'il va partir un courier pour Londres, & le tems étant trop court pour vous écrire autant en détail que je le désirerois, je me borne à vous envoie les deux lettres ci-jointes, dont une est pour vous, & l'autre pour le Roux, & à vous dire que j'ai reçu votre épître du 13. & tout ce qui y étoit joint, que j'ai déjà remis votre adresse au Duc notre ministre, & que je suis chargé par lui d'aviser aux moïens de vous procurer les lettres d'état, au lieu de vous donner de l'argent comptant que vous désirez. *M. de Guerchy est nommé pour remplir l'ambassade de Londres après M. de Niver-
nois, & l'on a terriblement envie que vous y restiez avec lui.* Je vous écrirai plus ample-
ment, mon cher ami, par le premier courier. M. Durand se porte bien : il est à Paris, & moi confiné à Versailles. Mes hommages à votre Duc, dont le cœur est aussi bon que l'esprit. Je vous embrasse de toute mon ame.

(*) Apparemment c'est une Lettre de Monf. de St. Foye à M. D'Eon. [Rem. de l'Edit.]



Extrait d'une autre Lettre du même
au même.

En date de *Versailles*, le 24 *Février* 1763.

Je ne vous écris encore, cher ami, qu'un mot, parceque c'est tout uniment par la poste & pour vous envoier plusieurs lettres qui me sont venues pour vous, & dont le retard pourroit peut-être nuire à vos affaires. M. le Duc de Prassin vous a fait expédier des lettres d'état: elles ont été signées par lui-même avant-hier & envoyées tout de suite au sceau. J'ai écrit à M. Niorte de les retirer & de paier le prix de cette formalité, après quoi vos créanciers seront tenus de vous laisser tranquille.

Les lettres d'état qu'on vous a donné ne sont que pour six mois, parceque c'est une règle imprescriptible. On vous les renouvellera sûrement au bout de ce tems, si on ne vous donne pas d'argent.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de
Nivernois au Roi.

à *Londres*, le 17 *Février* 1763.

S I R E,

C'est M. D'Eon, Capitaine au régiment
d'Autichamp dragons, & mon Secrétaire
d'am-

d'ambassade, qui porte au Duc de Bedford les ratifications de la paix ; & c'est une galanterie du Roi d'Angleterre. Ce Prince se sert avec plaisir d'un François pour cette honorable & importante commission, regardant cette tournure, qui n'est pas dans l'ordre ordinaire, comme une marque éclatante d'union & de cordialité de sa part.

Je ne puis, SIRE, à cette occasion me dispenser de rendre à M. D'Eon tous les témoignages que méritent son zèle & ses talents ; & je dois assurer avec vérité VOTRE MAJESTÉ qu'il est à tous égards très digne de sa protection, & de ses graces, tant comme politique que comme militaire.



Extrait des Lettres de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Choiseul,
& à M. le Duc de Praslin.

à Londres, les 17 & 19 Février 1763.

Monsieur le Duc,

C'est M. D'Eon, Capitaine au régiment d'Autichamp dragons & mon Secrétaire d'ambassade, qui va à Paris porter à M. le Duc de Bedford les ratifications de la paix. C'est une galanterie de Milord Bute, de Milord Egremont, & même du Roi d'Angleterre, qui se sert avec plaisir d'un François pour cet honorable & importante commission, regardant cette tournure, qui n'est pas dans l'ordre ordi-

dinaire, comme une marque éclatante d'union & de cordialité de sa part & qui met le sceau à la consommation du grand ouvrage de la paix. Le Roi d'Angleterre désire avec ardeur que l'heureux rétablissement de la paix dure, non seulement entre les deux nations, mais qu'elle pose sur le fondement d'une amitié & cordialité sincère entre les deux monarques.

Vous savez, Monsieur le Duc, que l'usage est ici de récompenser magnifiquement ceux qui sont chargés de commissions pareilles à celle de M. D'Eon; mais il est trop désintéressé pour avoir une semblable perspective. Je fais que vous le connoissez & l'aimez depuis long-tems. Il est digne de votre protection par ses services & l'attachement sincère qu'il a pour vous. Vous le mettriez au comble de ses vœux, en lui procurant la croix de Saint Louis, ou le brevet de colonel à la suite de son régiment, car il est toujours dans le cœur aussi militaire que vous le connoissez; & il est muni de certificats bien honorables & distingués par rapport à ses services à la guerre; mais au reste quelque chose que vous jugiez à propos de faire pour lui, je puis vous assurer qu'il en sera content; & seulement je dois, pour l'aquit de ma conscience, vous dire qu'indépendamment de tout ce qu'il vaut d'ailleurs, le travail prodigieux, qu'il a fait ici sous mes yeux depuis que je suis ici avec un zèle & une intelligence infinie, le rend plus susceptible de quelque grâce éclatante du Roi en cette occasion. Il convient qu'il revienne à Londres avec une grâce quelconque, malgré la mauvaise crainte qu'il a que vous ne le soupçonniez de s'être fait

donner cette commission à cet effet. En vérité cela n'est ni vrai, ni dans sa façon de penser.

Milord Bute & Milord Egremont m'ont assuré, M. le Duc, que les ordres sont donnés pour que les évacuations de la part de l'Angleterre se fassent & s'achevent avec la plus grande diligence & bonne foi.

Signé, Le Duc DE NIVERNOIS.



Eztrait d'une Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Bedford.

à Londres le 20 Février, 1764.

Milord,

M. D'Eon, Capitaine au régiment d'Au-
 • champ dragons & mon Secrétaire d'am-
 • bassade, a l'honneur de porter à votre Excel-
 • lence les ratifications de la paix. C'est, Mi-
 • lord, une galanterie de votre ministère, & u-
 • ne bonté du Roi votre maître, qui se sert avec
 • plaisir d'un François pour cette honorable & im-
 • portante commission, regardant cette tournu-
 • re, qui n'est pas dans l'ordre ordinaire, comme
 • une marque éclatante d'union & de cordialité de
 • sa part. Je vois avec la joie la plus vive que sa
 • Majesté Britannique désire avec ardeur, ainsi
 • que le Roi mon maître, que l'heureux réta-
 • blissement de la paix dure non seulement entre
 • les deux nations, mais qu'elle pose le fonde-
 • ment d'une amitié & cordialité entre les deux
 • mo-

monarques, & qu'il en résulte un concert véritable entre les deux ministères.

Je ne finerois point, Milord, si je me laissois aller au plaisir de vous entretenir de toutes les vertus que je connois à votre jeune Monarque; & de la justice qu'il rend à toutes celles du Roi mon maître. En mon particulier je suis pénétré de toutes les marques de bonté dont il ne cesse de m'honorer.

Je charge M. D'Eon de féliciter de ma part V. E. sur l'heureuse conclusion de cette paix, à laquelle votre franchise, Milord, votre noblesse & votre honnêteté ont tant contribué; & de vous témoigner tout l'intérêt que je prends à votre gloire, ainsi qu'à votre santé & à celle de Madame la Duchesse de Bedford. M. de Newille m'a fait bien du plaisir, en m'apprenant l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé, qui est toujours fort délabrée; & qui a grand besoin de repos.

Je prends beaucoup de part au rétablissement de la vôtre, & je renouvelle à V. E. avec grand plaisir les assurances du très sincère & inviolable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Milord,

Votre, &c.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres le 20 Février, 1763.

Dieu soit loué, mon très cher ami, de ce que l'affaire de Guerchy est consommée,

B. 4

mais

mais pourquoi ne le nommez vous pas tout-à-fait ? 1. il y a mille exemples de deux ambassadeurs à la fois, & puis moi je suis un animal extraordinaire, & puis je suis sans appointemens : ainsi dans la forme, je ne vois pas de difficulté réelle à la nomination. Vous avez raison de n'être pas en peine de ce que je dirai de lui ici, mais il ne falloit pas mettre cela au futur contingent, car il y a longtems que tout est dit, & j'ose vous répondre que j'ai fait cette besogne d'ami, avec toute l'adresse & la reserve convenable : aussi vous pouvez tenir pour certain, que notre ami est connu ici pour ce qu'il vaut (g). Quant à *l'intérim*, certainement & sans aucun doute, mon cher ami, il faut en charger le petit D'Eon. Ce feroit un dégoût qui le dégoûteroit entièrement, que de le donner à un autre, & il ne mérite pas cela. Mais il y a plus, c'est qu'il fera fort bien ce que personne ne feroit aussi bien que lui ; on sera fort aise de le voir suivre les affaires après moi & dans ma maniere ; & tout autre donneroit de l'inquiétude. M. Bute l'a pris en amitié & a très bonne opinion de lui, ce qui n'est pas peu dire ; cela ne se trouve pas dans le pas d'un cheval, & quiconque viendrait manqueroit probablement cette trouvaille : les affaires iront ainsi *uno tenore* : les personnes n'auront pas la crainte de trouver à déchanter, ainsi point d'ombrage, & tout ira aussi bien que la nature des choses & du païs le com.

(g) M. le Duc de Nivernois parle-t-il tout de bon ?

comporte. Au demeurant je suis toujours d'avis que vous donniez au petit D'Eon le titre de Résident : c'en est même là une occasion naturelle , & quand il ne s'agiroit pas de lui que nous aimons , je vous donne ma parole que la chose en soi-même est très bonne pour le bien du service.

Voilà , je crois , cet article suffisamment nettoyé , & maintenant il faut que je vous gronde. Vous me priez de rester ici jusqu'à la séparation du Parlement , & vous craignez que je ne me presse comme un enfant de revenir. Vous ne me connoissez donc pas , mon cher ami ? je suis venu ici pour vous faire plaisir , je ne m'en irai pas en vous faisant de la peine , & de plus je vois que *vous ne lisez pas mes lettres* (†). Toutes les fois que je vous ai demandé mes récréances , je vous ai mandé que je n'en abuserois pas : je vous ai mandé plusieurs fois que je ne partirois qu'au commencement de Mai : alors tout sera fini ; ou du moins il ne restera que de ces queuës de détail , dont le petit D'Eon se tirera aussi bien que moi , & peut-être mieux. Je vous chanterois bien plus pouille , si je n'étois pas aveugle : *mais en voilà assez , mon cher ami , pour vous faire bonte ; & je serai content dès que vous m'aurez demandé pardon*, en m'envoiant mon rappel dont , encore une fois , je n'abuserai pas.

A

(†) Cela arrive de tems en tems à M. le Duc de Praslin & même de n'y pas répondre , ou de répondre des duretés à ceux qui ont eu le bonheur , ou qui sont encore dans la volonté de servir la patrie avec le plus grand zèle.

A présent pour me raccommo-der avec vous, il faut que je vous remercie bien tendrement, de m'avoir envoieé votre discours au Parlement. Il est en vérité de toute excellence, & c'est une admirable *mercuriale* pour les Rois, pour leurs ministres, pour les parlements, & pour les sujets. Il y a tout ce qu'il vous convenoit de dire & que personne n'auroit dit si bien que vous (*), parceque personne ne l'auroit si bien senti. Je l'ai confié au petit D'Eon & à mon ami Dromgold; & je ne puis vous dire combien cette lecture nous a fait de bien; *mais ce discours doit vous avoir bien coûté & fait bien de l'honneur*, & j'ai bien du regret de n'avoir pas été témoin de l'impression en tout genre qu'il a dû faire.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à Versailles le 23 Février 1763.

Il n'est pas possible que vous envoyiez M. D'Eon porter la ratification du Traité de Paix; le Ministère Anglois ne la confieroit sûrement pas à un Etranger: cela seroit contre toute règle & contre tout usage; & n'aïant pas ce prétexte, il n'y auroit nulle raison pour envoyer ici M. D'Eon. Je suis très aise de la

gra-

(*) Ou que M. Thomas.

gratification qu'a obtenu M. de Newille : c'est un honnête homme , bien intentionné , & qui est digne des graces du Roi son Maître.



Copie de la Lettre de M. le Duc de
Nivernois à M. D'Eon.

à Londres , le 24 Février 1763.

Vous nous avez bien manqué hier , mon cher ami , & vous auriez été content , car nous avons étalé votre chere nappe de bois , nous avons *toasté* & chanté fort gaîment , & enfin nous avons été quatre bonnes heures à table. M. de Newille est on ne peut pas plus aimable ; mais je n'en jouirai pas beaucoup , car il s'en va passer quelques jours à la campagne , selon la louable & irrésistible coutume Angloise.

Je crois vous avoir chargé de mille amitiés & remerciemens pour notre ami Durand. Madame de Rochefort m'a mandé qu'il a eu la bonté de dire beaucoup de bien de moi : vous me connoissez assez pour savoir combien j'en suis touché , & je vous prie instamment de le lui bien exprimer.

Nous sommes actuellement occupés le petit Boucher & moi à réparer 5 ou 600 absurdités & méprises faites par votre grandeur dans l'intitulé de la chemise de l'expédition d'hier. Je n'en manderai rien au Roi , afin de ne vous pas détruire dans son esprit , & je finis le badinage en vous souhaitant de tout mon cœur

une bonne santé, & un prompt retour.

Je vous embrasse, mon cher enfant : je m'en vais chez Milord Halifax à pied, & puis je monterai à cheval, & puis je verrai le pauvre Comte de Viry qui souffre beaucoup aujourd'hui, & puis je dînerai chez moi, & puis je vous dicterai peut-être un mot en P. S. s'il y a matière.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à Versailles ce Mercredi, 25 Février 1763.

Vous vous aveuglez, mon cher ami, par le bien que vous voulez à M. D'Eon; comment pouvez-vous penser que la Cour de Londres le charge de porter ici les ratifications? Au surplus il est jeune, il a le tems de rendre encore des services & de mériter des récompenses : je m'intéresse à lui, & je le mettrai volontiers à portée de les obtenir avec le tems & le travail.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à Paris, le 26 Février 1763.

Le petit D'Eon arrive dans ce moment, Monsieur le Duc, & je me hâte de vous

en informer par la poste qui part aujourd'hui & dont l'heure me presse. Je ne croyois pas que ce projet fut exécutable & c'est un procédé bien honnôte de la part du Roi d'Angleterre & de ses Ministres. Ils nous donnent en toute occasion des preuves de la noblesse de leurs sentimens, qui font à la fois désirer & espérer d'établir & de maintenir la bonne intelligence & une union solide entre les deux Cours.

Je ne répondrai point aujourd'hui, Monsieur, au contenu de vos dépêches & de vos lettres particulières, parce que j'ai eu à peine le tems de les parcourir & que je ne veux pas manquer l'heure de la poste.

J'ai d'un autre côté une nouvelle très intéressante à vous mander : c'est la conclusion de la paix entre l'Imperatrice, le Roi de Pologne & le Roi de Prusse : leur Traité définitif a été signé le 15 de ce Mois à Hubertzbourg ; ainsi voilà la paix rétablie dans toutes les parties, cela est bien heureux. Nous ne devons plus nous occuper aujourd'hui que de l'exécution de notre traité.

Je ne vous envoie pas, Monsieur le Duc, la copie du Traité de l'Imperatrice avec le Roi de Prusse par la raison que je ne l'ai pas encore ; mais j'en chargerai M. D'Eon quand il retournera à Londres. Je sais seulement que les parties contractantes restent dans l'état où elles étoient avant la guerre ; que les ratifications doivent se faire dans l'espace de 14 jours pour la Cour de Vienne, & que les évacuations respectives doivent avoir lieu 21 jours après l'échange des ratifications : ce qui quadre parfaitement avec les époques de notre Traité.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de
Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à Versailles, le 1 Mars 1763.

Je vous ai accusé, Monsieur le Duc, l'arrivée de M. D'Eon qui a fait une grande diligence, & que j'ai reçu avec beaucoup de plaisir. Vous savez que je l'aime, & vous ne devez pas douter que je ne fasse de mon mieux pour que son voyage ne soit pas infructueux. J'ai vu le même jour M. le Duc de Bedford qui m'a paru fort content de l'arrivée des ratifications: il me dit que l'échange s'en feroit quand nous le voudrions; que rien ne le gênoit à cet égard, &c.

Je compte vous renvoyer M. D'Eon dès que l'échange des ratifications sera faite, & il vous portera vos lettres de récréance.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de
Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à Versailles, le 1 Mars 1763.

Votre petit D'Eon aura la croix de Saint Louis & une gratification du Roi. Je crois qu'il sera content: pour moi je le suis fort; car c'est un joli garçon, bon travailleur, à qui je veux toutes sortes de biens; & j'ai grand

grand plaisir à faire les choses qui peuvent vous plaire.

Je ne réponds pas aux critiques que vous avez faites sur notre traité. J'ai instruit M. D'Eon, & il y répondra pour moi lors qu'il sera de retour auprès de vous.

Je ne suis pas embarrassé de la maniere dont vous avez annoncé notre pauvre ami Guérchy; & je suis persuadé que vous aurez bien préparé les voies. M. D'Eon portera les présens du Roi au Comte de Viry. Renvoiez-nous M. de Newille le plutôt qu'il sera possible.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 3 Mars 1763.

JE suis bien aisé que vous aïez été une bête en croiant, mon cher ami, qu'il étoit inexécutable de faire porter les ratifications du Roi d'Angleterre par le Secrétaire de France mon petit D'Eon. C'est que vous ne savez pas à quel point va la bonté & l'estime qu'on a ici pour votre Ambassadeur; & il n'y a pas de mal que vous l'aïez touché au doigt en cette occasion, car sans cela vous auriez été homme à me mépriser toute votre vie, au lieu qu'à présent vous me considerez sans doute un peu.

Lettre



Lettre de M. le Duc de Nivernois à
à M. D'Eon.

à Londres, le 3 Mars 1763. à 9 heures du soir.

Je reçois dans l'instant, mon cher ami, votre dépêche nocturne, & je vous remercie bien sincèrement des détails qu'elle contient, de toutes les courses que vous avez bien voulu faire malgré votre fatigue, de tous les comptes que vous avez rendu de ma fanté, de notre besogne, &c. &c.

Je suis très charmé que vous aïez été bien reçu, & je souhaite que l'on vous renvoie bien vite & content. Il semble que le diable s'en mêle depuis votre départ; je suis accablé de besogne, tous les jours de nouveaux embarras: j'ai en outre un mal de gorge fort désagréable, ainsi vous jugez bien que le plutôt vous reviendrez sera le meilleur. Je ne vous en dirai pas d'avantage aujourd'hui, parceque je ne veux pas trop retarder l'envoi de mes lettres à la poste, & je me borne pour ce soir à vous aimer.

J'ai dicté ceci au petit le Boucher parceque j'avois du monde: j'ai pourtant trouvé moyen de vous dire mon petit mot à part. Le pauvre petit Boucher est malade aussi, & on l'a saigné hier: c'est un joli enfant en vérité.

Lettre

Lettre de M. le Duc de Nivernois à
M. D'Eon.

Londres, le 3 Mars, à 8 heures du soir 1763.

Mon cher petit ami, je reçois votre lettre seulement tout à l'heure par ce benoit courier ecclésiastique. Je ne puis que vous embrasser tendrement, car je suis assommé. Je lis ou j'écris depuis sept-heures du matin avec mon mal de gorge. Oh! ma foi, assurez le Duc de Praslin que, si je reste encore ici trois mois, j'y resterai par-delà ma vie; & n'est-ce pas bien assez d'y rester par delà mes forces?

Ma femme raffole de vous, ma fille aussi, M. de Rochefort aussi & rien de tout cela ne m'étonne, car j'en fais autant de mon côté. Revenez vite & avec un bon traitement. Voilà ce qu'il me faut, mais il me le faut. Adieu mon cher ami, je vous embrasse de bien bon cœur. Dromgold vous embrasse de tout son cœur. N'oubliez pas, je vous prie, de voir l'Abbé de l'Isle Dieu, dont je viens de recevoir encore une grande diable de lettre.

Ex-



Extrait des Lettres de M. le Duc de Niver-
vernois à M. le Duc de Praslin &
à M. le Duc de Choiseul.

à Londres, le 7 Mars 1763.

Je ne suis pas moins reconnoissant de l'ac-
cueil que vous avez fait à mon petit D'Eon.
A dire vrai il est vôtre, plus anciennement
qu'il n'est mien; mais ce que je dois vous di-
re, c'est qu'on sera très aise ici du bien, que
vous lui aurez fait, & très aise d'y avoir con-
tribué, par la commission dont on l'a honoré
par bienveillance pour lui, & par égard pour
moi.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Ni-
vernois à M. D'Eon.

à Londres, le 7 Mars 1763.

J'ai reçu, mon cher ami, votre lettre. Elle
m'a fait un plaisir infini & je vous remer-
cie bien sincèrement des détails qu'elle con-
tient. Je suis, on ne peut plus, charmé de
tous vos succès, & je vous en fais mon compli-
ment de bien bon cœur: J'écris au Duc de
Praslin sur la résidence, de façon à lui ôter
tous les scrupules & je regarde cette affaire
comme certaine.

En

En vous parlant de ma femme & de Madame de Rochefort, je ne puis m'empêcher de vous dire qu'elles ont la même façon de penser que moi sur mon petit D'Eon, & qu'il est aussi aimé à l'hôtel Tournon & au Luxembourg qu'à l'hôtel Granby.

M. Dromgold, à qui j'ai tout bonnement lu l'article de votre lettre, est très reconnoissant de tout ce que vous avez fait pour lui & très sensible aux marques de votre amitié. Nous vous en faisons l'un & l'autre bien des remerciemens.

Je vous prie d'assurer Guerchy qu'une maison plus grande que la mienne est presque introuvable à Londres. Je crois qu'il feroit très bien d'envoyer son homme de confiance pour voir par ses yeux. (*) *Cet homme ne lui coûtera rien*, tant que je serai ici, parceque je le nourirai chez moi & le logerai dans mon voisinage, & il pourra prendre d'avance des arrangemens qui faciliteront le prompt établissement de mon successeur.

N'oubliez pas, mon cher ami, d'annoncer bien positivement mon retour nécessaire pour le mois de May, si l'on veut que je retourne vivant. Je suis tué de fatigue & je commence à ne pouvoir plus résister au travail continuél qui, comme vous savez, est nécessaire dans ce pais-ci.

J'aurois mille autres choses à vous dire, mon cher ami, sur tous les objets de votre
let-

(*) On voit bien que M. le Duc de Nivernois connoît le foible de ses amis.

lettre : mais je me réserve à m'en entretenir avec vous à votre retour & je vous embrasse de tout mon cœur , mon cher ami.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à Versailles, ce 11 Mars 1763.

Je vous aurois renvoïé aujourd'hui votre petit D'Eon, si je n'avois eu pitié de sa convalescence. Il a été assez malade sans être cependant en danger, & je me serois fait conscience de l'exposer à une tempête comme celle que nous avons aujourd'hui en relevant de maladie.

Je souhaite toute sorte de bien & d'avantage à M. de Newille, car c'est un bon & galant homme, & je vous prie de lui faire bien des amitiés de ma part, mais je serois fort fâché qu'il ne revint pas.

Je compte vous renvoïer dans cinq ou six jours votre Ambassadeur le petit D'Eon.

Voilà une lettre de Madame de P***** elle me chante pouille & prétend que je ne l'avertis jamais quand il faut vous écrire. Elle pourroit bien avoir quelque raison.

Ex-

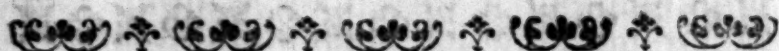


Extrait de la Lettre de Madame la Mar-
quise de P****. au Duc de Nivernois.

à Versailles, le 11 Mars 1763.

MD'Eon m'a bien dit, des nou-
velles de votre santé. L'air de France la
raccommodera, à ce que j'espère, ainsi que vos
méchants yeux. Ce M. D'Eon est, dit-on,
un fort bon sujet, qui a servi le Roi en plus
d'un païs; & Mrs. les Anglois ont été très po-
lis de lui donner à apporter le traité. Je ne
doute pas qu'il ne s'en trouve bien. J'aime,
ainsi que vous, le Roi d'Angleterre. Il me
paroît rempli de candeur, d'humanité & de
toutes les vertus qui forment un bon Roi. C'est
le plus grand éloge à mon gré: *les conquérants
ne sont que des tirans, qu'à tort on appelle grands
hommes. Ab! les vilaines bourses que vous nous
avez envoyées; elles sont grosses comme des eor-
des: aussi notre ami Praslin en a-t-il été gra-
tifié.* Quand je ne vous rappellerois pas au
souvenir de notre très aimé Maître, la be-
sogne que vous avez faite ne vous auroit pas
laissé oublié: elle est enfin terminée: em-
brassons-nous, pour nous en
féliciter l'un & l'autre. Les petites dames
vous saluent.

Let^{re}



Lettre de M. le Duc de Nivernois
à M. D'Eon.

à Londres, le 14 Mars 1763.

Le valet de chambre Patissier de mon successeur, parti le samedi 5 au matin, est arrivé bravement le vendredi 11 au soir. Il m'a remis votre lettre du 4, mon cher ami, & je suis bien touché de tout ce que vous faites & dites en mémoire & en amour de moi. J'en suis informé par mes parens & amis, encore mieux que par vous; & je crois que vous me connoissez assez pour être bien sûr de ma reconnoissance. Mon pauvre Dromgold en est pénétré de son côté & il vous aime aussi de tout son cœur. Mais, mon cher ami, je suis bien affligé de votre mal de gorge & de cette fièvre qui l'accompagnoit quand vous avez écrit. Il n'y a qu'une chose qui me console, c'est que dans le même tems précisément ou à peu près, j'étois dans la même situation que vous, & j'avois aussi moi mon mal de gorge, qui m'a retenu plusieurs jours dans ma chambre. Faites comme j'ai fait, mon cher ami: menagez-vous beaucoup & guérissez vous bien vite. Je le souhaite en vérité aussi ardemment que qui que ce puisse être.

Milord Bute m'a demandé si vous seriez content & si votre voiage vous auroit profité. Je lui ai dit que Oui, sans lui en dire d'avantage,

tage, & je vous assure que cette nouvelle lui a fait un grand plaisir.

A Dieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur & n'ai pas la force de vous en dire d'avantage, car j'ai encore la tête bien foible. Je commence pourtant à être mieux.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à Versailles le 21 Mars, 1763.

Je comptois, M. le Duc, vous renvoyer aujourd'hui M. D'Eon; mais il se trouve un peu indisposé, & j'ai cru lui rendre service en différant son départ jusqu'à la fin de la semaine; cependant comme je vous ai promis depuis longtems vos lettres de Rappel, je ne veux pas vous les faire attendre d'avantage, & je vous les envoie ci-jointes, afin que vous en fassiez usage quand vous le jugerez à propos. Le Roi s'en rapporte sur cet article à votre zele pour son service; mais en même tems sa Majesté seroit bien fâché que l'excès de ce même zele pût être nuisible à votre santé.

Ex:

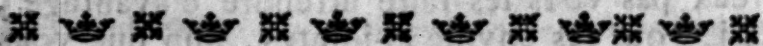


Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à Versailles, le 21 Mars 1763.

Je vous garde le petit D'Eon, mon cher ami, parcequ'il ne se porte pas bien, mais il sera en état de partir à la fin de la semaine. Je compte qu'il sera content : il portera la croix de S. Louis qu'il a voulu recevoir de vos mains & qui aquerra par-là un nouveau prix. De plus je lui ai fait avoir une gratification de deux-mille-écus, ainsi il ne doit pas avoir regret à son voiage.

A propos le petit D'Eon n'est sur aucun état pour être payé, parceque l'on compte que vous le paierez sur vos dépenses. Il faut vous dire que les secrétaires d'ambassade les mieux payés n'ont que mille-écus, & je ne puis changer cette étiquette à cause des conséquences. Vous pouvez donc le faire paier sur ce pied-là & porter cette dépense sur vos états.

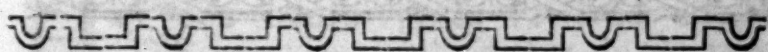


Lettre de M. de Sainte-Foy à M.
D'Eon.

à Versailles, le jeudi 24 Mars 1763.

Vous n'avez pas voulu m'attendre hier au soir chez mes parens, mon cher ami,
vous

vous les avez quittés une minute avant mon retour, & j'avois à vous dire une chose assez intéressante, c'est que l'on ne paie pas chez M. de la Borde pendant la sainte semaine, & que sur l'avis qu'on m'en a donné, j'ai été obligé d'y envoyer ce matin pour toucher ma subsistance du quartier. Je n'avois point d'ordonnance ni de billet de vous, ainsi je n'ai pu rien faire à cet égard, mais je viens de voir M. Gaudin qui m'a dit que l'état de distribution générale aiant été envoyé à M. de la Borde, vous pouviez vous présenter chez lui dans la matinée de demain, pour palper vos deux-mille-écus, si vous en avez le tems. Si vous ne l'avez pas, & que d'un autre côté l'argent ne vous manque point, je les ferai recevoir pour vous après votre départ. Sur ce, très cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur (*).



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres le 29 Mars 1763.

Mon cher ami, je vous rends mille tendres grâces de ce que vous avez fait & fait faire pour mon petit D'Eon, mon grand aide de camp, que j'attends avec bien de l'impatience.

(*) M. D'Eon aiant été obligé de partir pour Londres, M. de Sainte-Foye a bien voulu se charger de recevoir cet argent pour lui.

ce. Je fais que vous l'aimiez avant que je le connusse ; mais je suis sûr que l'amitié qu'il a pris pour moi vous le fait aimer encore d'avantage , & cela m'est bien doux à penser. J'aurai soin de lui paier ses appointemens conformément à ce que vous me dites là-dessus dans votre lettre particuliere ; c'est-à-dire , sur le pied de 3000 l. par an ; mais chemin faisant & non pas relativement à lui , il est bon que vous sachiez qu'avec 3000 l. de France à Londres , on ne fait pas autant qu'avec 1500 l. à Paris.

J'ai grand besoin que M. D'Eon revienne : à propos n'apportera-t-il pas toutes ses flûtes de Résident , car songez que je dois prendre congé dans 4 ou 5 semaines ; & en vérité ce ne sera pas trop-tôt.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres , le 29 Mars 1763.

Je commence par vous remercier bien sincèrement & de m'avoir envoié mes lettres de rappel dont ma santé avoit grand besoin , & de la forme obligeante & honorable pour moi dont vous avez bien voulu les tourner. Le Roi d'Angleterre y reconnoîtra votre amitié pour moi & il m'en aimera & estimera d'avantage. A vuë de pais je compte prendre congé de lui dans le commencement de Mai , &c.

Il n'y aura qu'à suivre ici le chemin tracé, M. D'Eon s'en acquitera aussi bien que moi; & il est capable de bien plus que cela. Il réussira d'autant mieux dans *l'interim* qu'on a ici beaucoup de bienveillance pour lui. Milord Bute en particulier l'a pris en amitié, ce qui n'est pas peu dire.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de
Nivernois à M. le Duc de
Choiseul.

à Londres, le 31 Mars 1763.

Hier une heure après l'arrivée de M. D'Eon, j'ai eu l'honneur de le recevoir au nom du Roi Chevalier de St. Louis, selon les formes prescrites; & j'ai bien du plaisir à vous en rendre compte, en vous renouvelant mes très sincères remerciemens de la bonté que vous avez eue de lui accorder cette grace, & de toutes les autres dont vous l'avez comblé: il en est pénétré de reconnoissance & je la partage bien véritablement. Je ne manquerai pas de lui remettre entre les mains un certificat selon l'usage & selon qu'il est prescrit dans l'instruction du Roi.


~~~~~

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Ni-  
vernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 31 Mars 1763.

**V**otre présent au Comte de Viry apporté  
par notre petit D'Eon est bien royal &  
magnifique.

M. D'Eon ne me parle que de vous, de  
votre excellent coeur & de votre tendre ami-  
tié pour moi: il ne m'a rien appris, mais cela  
est bien doux à entendre. Pour moi, mon  
cher ami, vous savez comme je vous aime, &  
vous pouvez être bien sûr que c'est pour toute  
ma pauvre chienne de vie.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Ni-  
vernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 5 Avril 1763.

Monsieur le Duc,

**M**D'Eon, dès le jour de son arrivée ici,  
a remis à M. le Comte de Viry le  
portrait du Roi enrichi de diamans & la lettre  
dont vous l'aviez chargé. Ce Ministre  
a reçu avec beaucoup de sensibilité & de re-  
connoissance ce bienfait de Sa Majesté, ainsi  
que l'annonce des Tapisseries, des Gobelins &  
des

des Tapis de la Savonnerie qui lui sont aussi destinés, que M. D'Eon a passés sur son Paquetbot & qu'il a remis à Douvres chez M. Minet, pour être envoyés ici incessamment. M. le Comte de Viry doit déjà vous avoir fait, M. le Duc, tous ses remerciemens par le dernier Courier Torsey. Son premier empressement a été de faire voir à Milord Bute le Portrait de Sa Majesté & la lettre que vous lui avez écrite; ce Ministre a porté sur le champ l'un & l'autre au Roi d'Angleterre, qui a trouvé ces présens magnifiques, & la lettre charmante.

J'ai l'honneur d'être, &c.

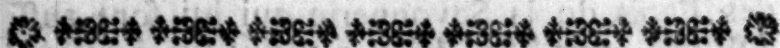


Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 6 Avril 1763.

**L**e pauvre petit D'Eon s'est toujours mal porté depuis son retour ici; mais cette nuit il est vraiment malade. C'est un cathare violent avec fièvre & grande oppression de poitrine, en même tems qu'il a presque la jaunisse. Le Médecin y est bien embarrassé & moi je suis bien fâché.

On va le saigner, & lui donner l'émétique deux heures après; vous trouverez peut-être cela un peu roide, mais il faut bien être traité ici à l'angloise.



Extrait de la Lettre de M. de Sainte-  
Foye à M. D'Eon.

à Versailles, le 6 Avril 1763.

J'ai su, mon cher ami, par le retour du dernier courier que vous étiez arrivé sain & sauf à Londres. Vous êtes sans doute actuellement décoré des marques honorifiques de vos exploits militaires, & cela de la main qui vous est la plus chère; je vous en fais mon double compliment & vous le répéterai de bon cœur sur l'enveloppe de mon épître. Vous ne m'avez point encore donné de vos nouvelles, mon cher ami, mais j'espère que j'en aurai tout incessamment. Vous avez bien des commissions à faire pour des gens de ma connoissance, car grâces à mon zèle patriotique, vous savez que je ne demande jamais rien pour moi de Mrs. les étrangers.

J'ai reçu votre gratification montant à 6000 l. & lui donnerai la destination convenue. Le Roi ne fait point de voyages, & nous restons à Versailles, comme s'il n'y avoit plus de Paris dans le monde; cependant, il y fait bien chaud au moment que je vous écris, dans cette bonne ville. Un courier de M. de Chevreuse vient d'annoncer ici que l'opéra brûloit, vous jugez bien que l'on a quelque peur pour le palais royal.

Hier jour très remarquable, on a assemblé un conseil extraordinaire des finances, M. \*\*\*. y a exposé les opérations qu'il projette. Il y en



en a de toutes sortes & de toutes mains. Les unes ont été dressées par des conseillers de cours supérieures, un autre par M. \*\*\* premier commis des finances, & un autre, dit-on, par M. \*\*\*. Il est certain que cette dernière accolade est de toute justice, parceque la jambe de ce dernier & la tête du premier ont probablement été taillés à la même souche. Au demeurant comme j'ai des amis dans le Parlement qui ne sont pas des têtes à per-ruque, je vous assure que les opérations en question ne sont que de légères emplâtres, qui sont bien éloignées de produire le bien qu'il faudroit faire; que tout est petit dans les idées motrices, & dans la maniere de l'exécution, & qui pis est qu'il va y avoir du grabuge, parceque très certainement le Parlement n'enregistrera pas le 2. vingtième. Je l'ai dit d'avance à notre ministre, parceque j'espérois qu'il en feroit son profit ou plutôt celui du Roi: mais la chose a passé, & nous verrons ce que le Parlement va dire. On m'a répondu qu'on tiendrait, s'il le falloit, un lit de justice, & j'ai pris la liberté d'observer à ce sujet deux choses. La première que ce seroit une odiosité que de conduire le Roi au palais pour établir un impôt dans le moment de la paix, & de l'érection de sa statue; la 2. qu'on auroit d'autant plus lieu de regretter cette démarche, lorsque l'on verroit que le second 20e. étoit impossible à percevoir dans plusieurs provinces, & qu'au lieu de 20, il ne rendroit peut-être pas 8 millions. Ajoutez à cela la possibilité d'une mauvaise année, & vous verrez qu'il eut mieux valu mettre des sous sur les con-

sommations ou reprendre une partie de l'édit de subvention *Silhouette*, mais c'est ce que M. \*\*\*. ne sauroit jamais entendre. S'il trébuche par le poids de sa maladresse, je ne fais pas qui l'on mettra sur son siège : mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il faudroit de grandes choses, & un homme qui eût de la considération par lui-même pour les exécuter. Vous voyez, mon cher ami, que, quand la paix est faite & qu'il n'y a plus à politiquer, mon esprit se donne carrière sur autre matière. Je vous embrasse & vous aime de tout mon cœur : je compte bien que vous n'aurez pas oublié de présenter mes hommages à M. le Duc de Nivernois, & de lui dire combien je le respecte, & lui suis attaché.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de  
Nivernois à M. le Duc de  
Praslin.

à Londres, le 13 Avril 1763.

**V**ous pouvez compter que le Roi George III. quoiqu'il se serve du sceau de son prédécesseur, a beaucoup de caractère & de fermeté ; & qu'il est très déterminé à n'être pas le jouet des factions. Il l'est également à ne sacrifier ni son système, ni son autorité. Milord Hertford doit avoir pour secrétaire d'ambassade M. Banbury, dont la femme est sœur du Duc de Richemont. Elle s'appelle Miladi Sarah Banbury ; mais son mari n'est point Milord ; il pourra le devenir tout comme un autre.

autre. C'est une des plus aimables femmes de la Cour; elle est charmante. Vous voyez, mon cher ami, que, pour figurer passablement vis-à-vis d'une pareille secrétairerie, il faut que vous traitiez bien le petit D'Eon à tous égards; & je vous avertis, pour l'aquit de ma conscience & de la vôtre, que 3000 l. de France ici sont le salaire commun d'un scribe subalterne: c'est un des inconvéniens de cette ambassade-ci, & je voudrois bien que ce fût le plus grand. Envoyez-moi vite, mon cher ami, la résidence & l'intérim de M. D'Eon, & soyez bien sûr de deux choses; l'une que vous n'avez plus que faire de moi ici, l'autre que j'ai grand besoin d'en sortir.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à Versailles, ce 15 Avril 1763.

**V**ous avez bien fait, mon cher ami, de me rassurer sur votre état, car j'aurois été vraiment inquiet de vous savoir dans votre lit avec la fièvre.

J'attends de vos nouvelles avec impatience, & je vous promets le secret pour votre famille & vos amis.

Je suis très aise de savoir le petit D'Eon guéri: il n'a pas une bonne fanté & il a besoin de la ménager pour le travail de l'Ambassade & pour satisfaire un jour la fureur qu'il a de guerroyer & dont nous ne pouvons le guérir.



Je n'ai rien à vous mander aujourd'hui : c'est pour Madame Victoire que je vous dépêche ce Courier ; elle est cependant mieux , mais son mal subsiste & il y a grande apparence qu'elle a une pierre dans les reins.

Adieu , mon cher ami , je vous aime & vous embrasse bien tendrement.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à Versailles, ce 16 Avril 1763.

**V**ous me rendez malade , mon cher ami , en me disant toujours que vous l'êtes , & en vérité je ne fais si je souffre autant de mes maux que des vôtres , & j'oublie plus volontiers les uns que les autres , car je suis accoutumé à souffrir , & je ne puis m'accoutumer de même à vous savoir malade. *Il est bien vrai que nous faisons tous deux un métier qui ne nous convient pas : vous en ferez bientôt dehors , & je vous assure que je serois bien content , si j'avois la même perspective.* . . . . .

Je vous prie de presser , autant qu'il dépendra de vous , le retour de nos prisonniers. Adieu , mon cher ami , je vous embrasse & je vous aime aussi tendrement que si nous nous portions bien l'un & l'autre.

Ex.



Extrait de la Lettre de M. de Sainte-Foye  
à M. D'Eon.

à Versailles, ce 16 Avril 1763.

J'ai reçu, très cher ami, votre épître du 8 : qui m'a fait bien du plaisir, puisqu'elle m'a prouvé que vous étiez débarrassé de cette maudite bile ; & qu'enfin vous en aviez été quitte pour un peu de peur & de tranchées purgatives. Grand-merci des détails que vous avez eu le soin de me donner sur la retraite de Milord Bute, Ministre véritablement grand, & que les Bretons sensés ou patriotes regretteront, lors qu'ils ne l'auront plus à la tête de leurs affaires. En vérité, mon cher ami, votre peuple Anglois est une étrange espèce, & vos Ecoissois sont des benets de bien bonne pâte. Il me semble que, si le sort m'avoit fait naître parmi ces derniers, je n'aurois pas de plus cruels ennemis que ceux qui, tout en me traitant de frere, me vexeroient en esclave, & me feroient sentir un mépris si outrageant. Je ne conçois pas enfin comment on peut être Ecoissois, & ne se pas couper la gorge avec tous les Jean-Chandos qu'on rencontre en son chemin. Nous n'avons encore rien de décidé ici sur la finance. Les projets de M. le Controleur-Général sont entre les mains du premier Président & des Gens du Roi du Parlement. Ce ne sera gueres que dans une huitaine de jours qu'on communiquera le tout

aux Chambres , & nous verrons alors ce que vous devinez bien & ce que j'ai prévu du tems que vous étiez ici.

Je finis par tous les complimens & amitiés des gens que vous aimez & avec lesquels je parle souvent de vous ici ; & tant pour eux que pour moi bien plus encore , je vous embrasse , très cher ami , de tout mon cœur.

Vous savez que Madame la Duchesse de Praslin désiroit avoir & savoir combien coute l'eau de miel (\*).



Lettre de M. le Duc de Nivernois à  
M. D'Eon.

à Oxford, le Mercredi 20 Avril 1763.

**M**e voilà ici, mon cher petit Aide de Camp, & je vais m'y mettre à table, après avoir vu les plus belles choses du monde tant ici que sur la route. Je me porte beaucoup mieux: mon rhume n'est plus rien & j'ai dormi très joliment cette nuit, dans le plus mauvais cabaret de l'Angleterre. Il est tout à l'heure 4 heures & la poste pour Londres part à cinq. J'en conclus que cette lettre vous arrivera

---

(\*) J'ai répondu que Madame la Duchesse n'en avoit pas besoin, qu'elle étoit naturellement assez douce, & assez nielleuse, mais que, si l'on vouloit, j'en enverrois une petite barrique pour M. le Duc de Praslin.



vera demain avant le départ de la poste pour France, & par ainsi je vous prie, mon cher ami, d'envoyer ce présent billet à mon Mouton, autrement dit la Duchesse de Nivernois, ou si vous l'aimez mieux, Madame Barber. Je n'ai pas le tems de lui écrire & encore moins à d'autres, ainsi je la prie de dire de mes nouvelles à mes parens & amis.

N'oubliez pas de m'envoyer mes lettres de la rue de Tournon à Bath. J'y serai vendredi au soir jusqu'au samedi au soir. N'oubliez pas non plus d'arranger mon audience de congé du Roi pour le lundi 2 de Mai. Adieu, mon très cher ami, portez-vous bien, embrassez bien M. Du Clos (\*) pour moi, & ayez bien soin de lui. Recommandez à Moreau nos comptes &c. & comptez sur la tendre amitié que vous m'avez inspirée pour ma vie.



Lettre de M. le Duc de Nivernois à  
M. d'Eon.

à Oxford, le jeudi 21 Avril 1763.

**V**oilà que je vais être doctorifié *in facultate juris*; cela n'empêche pas que je ne sois rendu de fatigue: mais pourtant je me porte mieux qu'à Londres. Je serai encore plus las

---

(\*) Ce n'est pas le jésuite; mais l'académicien & l'historiographe de France.

lors quand j'arriverai mardi in *Albemarle-street* : car j'ai furieusement à courir jusques-là , & le sommeil n'augmente pas à proportion de la fatigue : mais pourtant je me porte moins mal en vérité , mon cher ami , & j'espère que quant à vous , vous vous portez tout-à-fait bien.

Je vous envoie deux-lettres pour la poste de lundi prochain & vous prie de recommander à Moreau de ne pas oublier de les faire partir. Je vous prie aussi de recommander à qui il appartient mon diner de mercredi. Je ne sais qui s'est chargé de la liste : il faut arranger cela , si vous voulez bien , & faire arranger le diner en lui-même par le grand bonnet. Il va y avoir bien des bonnets dans la maison , car Dromgold sera doctorisé aussi & jugez comme il disputera désormais.

Adieu , mon cher ami , songez aussi à mon amitié pour vous qui est bien sincere & qui durera toute ma vie.

Faites bien ma cour à Madame de Boufflers & soignez bien Monsieur notre historiographe mon confrere.

✻ ✻ ✻ ✻ ✻ ✻ ✻ ✻ ✻ ✻

Lettre de M. d'Eon à M. le Duc  
de Praslin.

à Londres , ce 21 Avril 1763.

Comme M. le Duc de Nivernois m'a ordonné d'être ici son petit singe pendant son absence , je prends la liberté de vous écrire comme lui une lettre particuliere ; & j'y suis

suis d'autant plus autorisé que j'ai ordre de vous  
 faire passer la lettre ci-jointe pour Madame la  
 Duchesse de Nivernois, que M. le Duc m'a  
 écrite d'Oxford. Je fais tout le plaisir que vous  
 aurez en apprenant par lui-même des nouvel-  
 les de sa meilleure santé, depuis le peu de jours  
 qu'il a quitté les brouillards de Londres; c'est  
 ce qui me fait espérer qu'elle sera bientôt ré-  
 tablée par le repos & le séjour de la France;  
 mais je ne serai pas moins affligé de son abse-  
 nce, & je la regarderai comme un véritable  
 malheur pour moi & plus encore pour les af-  
 faires du Roi à cette Cour. Je vais me trou-  
 ver seul ici, livré à mes propres forces, ou  
 plutôt à ma faiblesse: ma seule confiance est  
 dans votre indulgence, M. le Duc, & dans le  
 zèle que je mettrai à exécuter vos ordres &  
 à m'instruire sans déplaire aux ministres Anglois.  
 Vous avez eu une preuve récente & auten-  
 tique de leurs bontés pour moi, que je dois en-  
 tièrement à celles dont M. le Duc de Niver-  
 nois m'a honoré. Il ne quittera pas ce pais ci  
 sans les engager à prendre quelque confiance  
 en moi: & cette confiance augmentera beau-  
 coup, si vous daignez toujours, M. le Duc,  
 me continuer vos anciennes bontés & bon trai-  
 temens. Je désire toujours la Résidence plu-  
 tôt que le titre de Chargé d'affaires; j'ai eu  
 l'honneur de vous en expliquer les raisons, ain-  
 si qu'à M. le Comte de Guerchy: & comme  
 vous m'avez demandé des exemples, je puis  
 citer M. Deschamp-Morel qui a été pendant  
 plusieurs années Résident à Londres, même  
 lorsqu'il y avoit des Ambassadeurs de France.  
 Il y étoit du tems de M. le Maréchal de Bro-  
 glios



glio le Pere. M. Néricault Destouches a eu la même place occupée avant eux par M. D'Iberville. Je pourrois citer plusieurs autres exemples pareils tirés de chez nous, sans avoir recours à ceux des puissances étrangères. Enfin, M. le Duc, je regarderai toujours comme une grace tout ce que vous voudrez bien faire pour moi; & je vous supplie d'être bien persuadé d'avance de la sincère, & respectueuse reconnoissance, avec laquelle je suis &c.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 27 Avril 1763.

**M**on bon ami, je vous embrasse tendrement. Je suis arrivé hier au soir, après avoir fait une tournée de 4 à 5 cens milles, qui m'a fait voir bien de belles choses, qui m'a montré bien des objets d'instruction & qui a vraiment fait du bien à ma santé; mais ce qui a le plus frappé mon étonnement est la culture du païs, & la disette de pauvres. Le plus pauvre me paroît riche & passeroit pour un Bourgeois de nos petites villes de province. Mon rhume est guéri & je ne sens plus rien à ma poitrine: mes nerfs ne sont pas si bien remis, & le sommeil n'est pas encore bien revenu. Mes meilleures nuits, les jours de la plus grande fatigue, sont de cinq-heures au plus. & voilà ce qui me tue. J'ai réellement, à présent, la tête incapable de travail, mais  
avec

avec le repos & le climat de France, je ne doute pas que mon pauvre petit système nerveux ne se rétablisse.

N'êtes-vous pas content de l'expédition que vous a fait pendant mon absence notre petit D'Eon? J'ai vu avec plaisir, à mon retour, que je n'aurois pas fait si bien que lui; je vous remercie de ses lettres de Résident. Il n'y a plus qu'à lui régler un traitement pécuniaire, & je présume que vous ne tarderez pas à faire cet arrangement, qu'il faut un peu calculer sur l'allure Angloise, qui est singulièrement dispendieuse à tous égards & en tout ordre de choses & de personnes.

Je parts demain à six-heures du matin pour aller passer trois-jours aux courses de Newmarket, où je suis invité avec amour par plusieurs seigneurs. Je reviendrai ici le 1<sup>er</sup>. de Mai, & j'aurai le 4 mon audience de congé du Roi d'Angleterre. Je ne serai plus que le secrétaire de M. le Résident jusqu'à mon départ qui, je crois, aura lieu du 20 au 25. Les affaires n'en iront pas plus mal & ma santé ira mieux.

J'ai trouvé ici Madame de Boufflers & Du Clos. Heureusement pour moi, je n'ai pas peur des esprits. Adieu, mon bon cher ami, portez-vous mieux, je vous en conjure, & je vous promets que je ferai de même de mon côté avec le tems. Je vous embrasse avec toute la tendresse de mon cœur.

Vous ne trouverez pas grand chose dans les lettres de M. le Résident de l'ordinaire de demain, car il n'y a rien d'intéressant.

Lettre



Lettre de M. le Duc de Nivernois  
à Madame Adélaïde de France.

à Londres , le 27 Avril 1763.

MADAME,

**J**e serois inconsolable de m'être trouvé absent de Londres quand la lettre de Madame y est arrivée, si je n'avois un Aide de Camp plus intelligent & aussi zélé que moi, qui a fait mieux que moi tout ce qu'il y avoit à faire : c'est M. D'Eon mon Secrétaire d'Ambassade, le plus honnête & le plus joli sujet du monde, que je prends la liberté de vous présenter, Madame, en vous assurant qu'il est digne que vous l'honoriez de quelque bonté. Il va être à présent Résident chargé des affaires du Roi, & je les remettrai entre ses mains avec bien de la confiance ; parceque je sais qu'il s'en acquittera à merveilles. Vous pouvez compter, Madame, que, si vous avez quelque nouveaux ordres à lui donner au sujet de ces différents remèdes, pour cette cruelle maladie que je n'ai pas le courage de vous nommer, il les exécutera aussi avec tout le zele, l'intelligence & la diligence possible. Oh mon Dieu, Madame, que nous serions heureux lui & moi, si notre voyage en Angleterre alloit être de quelque utilité pour la guérison, ou du moins pour le soulagement de Madame Victoire ! je n'ose gueres l'espérer ; tant je vois  
de

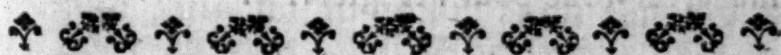


de pour & de contre par rapport aux remèdes pour la maladie : mais cependant il est certain que ces remèdes ont vraiment réussi plusieurs fois. Je ne saurois en dire d'avantage à Madame, & je me borne aux vœux les plus ardens pour le succès.

Je suis avec le plus profond respect,

De Madame,

Le très humble, &c.



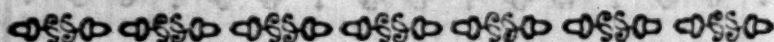
Extrait de la Lettre de M. le Duc de  
Nivernois à M. le Duc de  
Praslin.

à Londres, le 3 May 1763.

**L**e petit D'Eon est bien reconnoissant de ses lettres de Résident, & moi je vous en remercie aussi de tout mon cœur : mais je vous avertis, mon cher ami, qu'elles ne sont pas parfaitement bien dressées. Il semble par la tournure des expressions que sa Résidence devra cesser à l'arrivée de l'Ambassadeur : ce n'est pas comme cela que nous l'entendons. Sa Résidence doit rester incorporée à son existence à Londres : sans quoi, cela ne lui seroit d'aucune utilité pour la suite de sa vie. Il faudra remédier à cette petite inattention de  
vos

vos bureaux ; & cela ne sera pas difficile (\*) .

Le petit Boucher, qui est un bien joli sujet, me demande la permission d'aller faire un tour de quelques semaines en France, & je ne saurois la lui refuser; car il en a vraiment besoin, 1. pour ses affaires & puis pour sa santé qui est extrêmement mauvaise depuis plus de deux mois. Il n'en mettra qu'un à son voyage; & pendant ce tems-là, un frere qu'il a ici, servira à sa place sous le petit D'Eon; c'est-à-dire, qu'il servira à copier: car Boucher est bien propre à autre chose, & avant qu'il soit peu, ce sera un Secrétaire d'Ambassade charmant, sur-tout pour l'Angleterre.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Ni-  
vernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 6 May 1763.

**M**on cher ami, les rhumes de votre ami de Londres sont comme les sorties de Don Quichotte: me voici à mon huitieme, mais j'espere que celui-ci ne sera pas si rude que le dernier. Je n'ai eu de fièvre qu'une nuit & un demi-jour, mais pour mon malheur, c'étoit le jour de mon audience de congé, & j'avois bien de la peine à me tenir si longtems  
sur

(a) Cette petite inattention est une grande attention de la méchanceté du cher de Buffy-Ragotin.

sur mes jambes. Je continuerai jusqu'à mon départ à voir le Roi d'Angleterre, car il a la bonté de le vouloir, & en vérité je n'ose pas vous dire (du moins vous mander) jusqu'à quel point il m'honore de ses bontés. Ce n'est pas pour cela que je le trouve un Prince excellent; il l'est je vous assure à tous égards: & je ne saurois vous en dire trop de bien. Vous lui devez vous-même une vraie reconnoissance, car il pense & parle de vous d'une manière à laquelle il me seroit à moi-même impossible de rien ajouter.

Vous verrez dans ma lettre au Roi que je compte partir du 20 au 22: après cela il y a l'histoire du vent, ainsi je ne saurois fixer le jour de mon arrivée: mais je dépêcherai de ma route un courier à ma femme, & ce courier arrivera 24 heures avant moi, & il vous portera un petit mot de moi pour vous instruire avec précision de mon arrivée. Je m'en irai par où je suis venu, ainsi que *Jean* d'heureuse mémoire: mais je ne prendrai à Douvres qu'un paquebot & je ne demande point d'yacht. De Calais je prendrai la route d'Arras, parceque celle de Picardie est détestable au dire des voyageurs. Je prévois à vuë de país que j'arriverai à Paris vers le 30. Ma femme me mande que notre bon ami Praslin veut venir à Paris à mon débotté: dites-lui, je vous prie, à cet honnête Ministre, combien j'en suis touché, & engagez-le à effectuer ce dessein amical.

Ex.





Extrait de la Lettre de M. le Duc de  
Praslin à M. le Duc de Ni-  
vernois.

à Marly, le 6 May 1763.

**M**<sup>e</sup> Senac a été très content de la manière  
dont M. D'Eon s'est acquitté de la  
commission que je lui avois donnée , relative-  
ment à la maladie de Madame Victoire. Il  
s'est répandu en grands éloges sur son compte  
& même auprès du Roi ; & a trouvé le remè-  
de de M<sup>lle</sup>. Stephens très bien conditionné.

Madame Victoire en fait usage avec succès  
depuis Vendredi dernier , & elle s'en trouve  
fort soulagée.



Lettre de M. D'Eon à M. le Duc de  
Praslin.

à Londres , le 11 May 1763.

Monsieur le Duc.

**M** le Duc de Nivernois qui est incommo-  
dé me charge de répondre à votre let-  
tre particulière du 6. il ne fait si c'est un effet  
de la providence ou de l'arrivée de votre  
Courier , mais depuis hier il lui a pris un dé-  
voisement qui le tourmente beaucoup ; & quoi  
que

que dise M. le Duc de Bedford de la bonne fanté de M. le Duc de Nivernois, il n'arrivera certainement à Versailles ni gros ni gras. Vous serez en état d'en juger par vous-même à la fin de ce Mois.

Nous n'avons point reçu du tout, Monsieur le Duc, la lettre circulaire dont vous parlez, écrite à tous les Ministres du Roi dans les Cours étrangères, au sujet de l'ouvrage que se propose M. l'Abbé Arnault, pour étendre dans toute l'Europe l'empire de la langue françoise; & M. le Duc de Nivernois n'auroit pu rien comprendre à ce que vous lui dîtes de cet ouvrage & à cet Empire, si je ne me fusse ressouvenu de vous avoir entendu parler un soir chez vous à M. de Sainte Foye d'un projet de gazette littéraire pour l'Europe par l'Abbé Arnaut, où l'on rendroit compte des meilleurs ouvrages en tout genre, qui s'impriment tant en France que dans tous les païs du monde connu. Je vous prie donc, Monsieur le Duc, d'avoir la bonté d'envoyer ici cette lettre circulaire, afin que je puisse concourir, autant qu'il dépendra de moi, à l'étenduë de ce vaste projet, dont l'exécution ne sera pas si facile dans la pratique que dans la spéculation; parce que dans tous les païs du monde connu, il n'y a pas comme à Paris des journaux de littérature, & il n'y aura que les bons correspondans & les bons Traducteurs à Paris qui pourront suppléer à ce défaut, en faisant une dépense honnête tant pour leurs appointemens que pour l'achat des livres. Il y a encore une spéculation à faire pour le débit de cette gazette qui échappera à l'homme de lettres le plus

plus habile de Paris , qui n'aura pas voyagé ; c'est que , dans tous les païs étrangers , on n'a pas l'amour & la fureur des papiers littéraires & périodiques , ainsi qu'à Paris : par exemple en Angleterre on a bien la fureur des gazettes & papiers périodiques , mais cette fureur ne s'étend que sur les papiers & gazettes Angloises qui parlent avec liberté de tout ce qui concerne leur ministère , leur administration , leur commerce , leur constitution & leurs intérêts soit communs soit particuliers. Tout ce qui n'est pas cela les touche peu , & je fais par les meilleurs Libraires de Londres , qu'ils ne vendent aucun de nos Ecrits périodiques & Journaux , pas même celui des Savans , ni les Brochures qui piquent le plus le cœur & l'esprit de nos Parisiens. Tout cela est regardé en Angleterre comme misère étrangère ou plutôt François pour endormir l'esprit des Parisiens , tandis qu'on fouille dans leurs poches. Je fais encore par ces mêmes Libraires , qu'ils ne font leur commerce avec les Libraires de Paris que par échange , c'est-à-dire , bons livres contre bons livres. Briasson & Guérin de Paris qui commercent le plus avec Londres peuvent vous dire , qu'ils n'envoient pas ici une seule brochure périodique.

M. le Duc de Nivernois me charge aussi de vous dire , M. le Duc , que quoiqu'il soit membre de la Société Royale de Londres & Docteur d'Oxford , il ne voit cependant aucuns savans Anglois.

1°. Parce qu'ils se communiquent très peu dans le monde & donnent beaucoup à l'étude & à la spéculation ou contemplation métaphy-  
si.



fiqne, c'est-à-dire, parce qu'ils sont réellement Savans.

2<sup>o</sup>. Parce qu'ils s'appliquent beaucoup à l'étude du Grec & du Latin, & peu à la langue François; c'est-à-dire, que ceux qui s'attachent à cette dernière, le font plutôt pour entendre nos Auteurs morts que pour parler avec nos Auteurs vivants.

3<sup>o</sup>. Parceque M. le Duc de Nivernois ne court pas plus après les Savans de Londres qu'après ceux de Paris; & enfin parceque la négociation & les devoirs de son ambassade ont absorbé tout son temps. Il y a encore une petite observation de calcul à faire sur le débit de la Gazette littéraire François, c'est qu'en supposant que le fond soit du goût des peuples étrangers, la forme, je veux dire la langue François, pourra bien ne pas convenir à toutes les nations; & à mesure que chaque Gazette paroitra, elle pourra bien être traduite & imprimée sur le champ en Anglois, en Allemand, en Italien ou en Espagnol; moyennant quoi votre but, qui est d'étendre l'empire universel de la langue François, pourra bien manquer, & le but des auteurs qui est d'avoir de l'argent pourra bien ne pas répondre tout-à-fait à leur calcul. Il leur restera toujours l'honneur d'être les auteurs de cette Gazette savante & l'honneur est le principal & doit les encourager à poursuivre leur projet. L'expérience seule pourra décider de son sort, & du gain de cet ouvrage.

Quand vous le voudrez, M. le Duc, je commencerai à vous envoyer, à compter du 1<sup>er</sup> Janvier 1763, les deux seuls journaux littéraires

res qui se publient ici tous les mois, & qui rendent compte de tous les ouvrages. L'un appelé *The Monthly Review*, ou *Revue de tous les mois*; l'autre se nomme *The Critical Review*, ou *Revue Critique*. Ces deux livres seuls peuvent faire la fortune de la Gazette littéraire de l'Abbé Arnaut, quant aux ouvrages Anglois; & s'il veut remonter plus haut pour la littérature Angloise, il faudra acheter le journal Britannique écrit en François par le Docteur Mathy, qui a abandonné au 18. vol. cet ouvrage très estimé; & qu'il ne peut plus continuer à cause des places qu'il occupe.

M. du Clos, Secrétaire de l'Académie Française, qui est ici depuis quelque tems m'a fait l'honneur de me dire, M. le Duc, ainsi qu'à M. le Duc de Nivernois, que vous aviez fait acheter 25 exemplaires du nouveau dictionnaire de l'Académie Française, pour être distribués à différents Secrétaires d'Ambassade. Si le fait est tel, j'ose vous supplier, M. le Duc, de mettre le Secrétaire de l'Ambassade de Londres au nombre de vos élus, parcequ'il est votre serviteur, & parcequ'il arrive souvent que des seigneurs Anglois parient des cent & deux-cens guinées sur l'étimologie & la valeur d'un mot François. Ils ont souvent recours à moi comme Secrétaire de l'ambassade Française & censeur-royal, pour décider la question. Je ne suis pas bien embarrassé pour le présent, habitant avec les dictionnaires vivants de l'Académie Française, c'est-à-dire, avec M. le Duc de Nivernois & M. Du Clos: mais bientôt, je serai embarrassé par leur départ. J'ai déjà écrit à Paris pour avoir le dictionnaire de Trévoux; mal-

malgré cela, si vous avez la bonté de m'envoyer le dictionnaire de l'Académie Française, il donneroit un grand poids à mes décisions & serviroit beaucoup à m'instruire.

M. le Duc de Nivernois m'a fait part, M. le Duc, que vous avez envie de fixer mes appointemens de Résident à la somme de douze mille-livres. Je vous supplie d'être bien persuadé de toute ma reconnoissance: cette somme est honnête dans ma position, c'est-à-dire, étant logé & voituré gratis. S'il avoit fallu faire ici un petit établissement & me nourrir &c. je n'aurois pas accepté la place pour vingt-mille-Francs par an: mais j'aurois bien pu servir le Roi & vous gratis, uniquement par honneur, amour & reconnoissance.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur le Duc,

Votre, &c.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 12 May 1763.

**M**on très cher ami, je vous embrasse foiblement, parceque le devoiement bienieux, dont je jouïs depuis 3 jours, a un peu abbattu cette brillante vigueur que le Duc de Bedford m'a trouvée. Quoiqu'il en soit je vous



embrassera de toute ma force quelconque à la fin du mois ; & en vérité je ne sais comment je suis bien aise de partir d'ici , car on m'y marque une amitié presque ridicule , & un véritable regret de me perdre. Malgré cela je vous avoue que j'ai grande impatience de retrouver l'air & la société de France , & encore plus cinq ou six personnes , parmi lesquelles V. E. est , comme il convient , *in capite libri*.

Mon petit Boucher qui vous porte ceci est un bien joli sujet. Si vous en avez le tems , parlez-lui un peu de l'Angleterre , & vous verrez qu'il n'a pas perdu son tems. En vérité je crois que cette Ambassade Angloise *profitera beaucoup un jour à votre département* , d'où je conclus , qu'il est juste que *votre département lui profite*.

M. D'Eon vous a déjà répondu sur votre projet de gazette littéraire qui m'est entièrement inconnu , & il vous a dit vrai , en vous disant que je ne vois point de tout ici les Savans , qui dans ce païs-ici ne sont point dans la Société.

J'ai ici la Condamine & Du Clos qui ne s'entendent pas plus au moral qu'au physique. J'espère qu'ils ne se battront pas , & quand cela arriveroit , on n'en feroit pas ahuri ici , parce que c'est la mode.

Adieu ; mon excellent ami , je vous embrasse bien tendrement. Je compte toujours partir du 20 au 22 : mais je vous avertis que j'irai très doucement d'ici à Douvres , aiant quelque chose à voir en chemin , c'est-à-dire , les chantiers & arsenaux de Charam , si l'on veut bien me les montrer , ce qui n'est pas sûr.

Cela

Cela joint à l'incertitude du vent, fait que je ne saurois fixer le jour de mon arrivée à Paris; mais je dépêcherai de ma route un courrier qui vous en avertira.



Lettre de M. le Duc de Praslin à M.  
D'Eon.

à Versailles, le 17 May 1763.

**L**e Roi, Monsieur, ayant jugé qu'il seroit très convenable d'ajouter à l'établissement de la Gazette actuelle, celui d'une Gazette Littéraire, qui présentât au public un tableau fidele de l'état & du progrès des arts & des sciences dans toutes les parties de l'Europe; sa Majesté a adopté le plan que j'ai eu l'honneur de mettre sous ses yeux à cet égard & en a permis l'exécution; mais cet ouvrage, Monsieur, ne peut obtenir le degré de perfection dont il est susceptible que par les secours multipliés & intelligens qu'on saura lui fournir: & ces secours ne pourront parvenir ici plus exactement & plus sûrement, que par la coopération des personnes employées pour le service du Roi dans le Pais étranger. La Gazette Littéraire paroîtra une fois par semaine & comprendra les annonces & les nouvelles de toute l'Europe, relativement aux objets d'histoire naturelle, de mécanique, d'astronomie, de jurisprudence, de poésie, d'architecture, de peinture, de sculpture, de musique, de spectacle, &c. Toutes ces matières seront éga-

lement de son ressort; & à la fin de chaque mois elle donnera une brochure, en forme de supplément, dans lequel seront placées toutes les pièces originales, traductions ou extraits que leur étendue n'aura pas permis d'insérer dans la feuille hebdomadaire. On ne se permettra dans cet ouvrage intéressant que des critiques sages & propres seulement à éclaircir le jugement des hommes. D'après cet exposé, Monsieur, vous connoîtrez aisément tout ce dont le país que vous habitez peut enrichir cette gazette: & je vous serai particulièrement obligé de vous en occuper ou par vous même, ou par ceux qui sont employés sous vos ordres, & qui devront se faire un plaisir de contribuer à la perfection d'un établissement aussi utile. Il vous sera aisé de tirer les connoissances de tout ce qui se passe en cet ordre de choses, par le moyen de quelques personnes dévouées à ce genre d'occupation, ou par les Savans mêmes, les Littérateurs & les Artistes célèbres, qui seront très aises de voir consacrer leurs noms & leurs ouvrages. On fera mention de ce qui les concernera personnellement; soit pendant leur vie, soit après leur mort, que l'on annoncera convenablement à la réputation qu'ils auront laissée. Les Présidens ou Secrétaires des Académies principales pourront aussi vous être de la plus grande utilité. Vous serez à portée d'exciter en eux une émulation qui trouvera sa récompense dans le juste tribut d'éloges qu'on s'empressera de leur payer, & vous pouvez à ce sujet leur écrire ou leur parler de ma part. Enfin, Monsieur, le premier des soins que je vous demande à cet égard,



égard, c'est de nous faire parvenir exactement les journaux qui s'impriment où vous êtes ou dans les villes les plus voisines, & de m'adresser chaque semaine, ainsi qu'à M. l'Abbé Arnaud, ou à M. Suard son Collègue, sans préjudice des nouvelles historiques & politiques destinées à la Gazette de France, un Bulletin particulier, où seront insérés tous les articles dont on pourra faire usage dans la Gazette littéraire, avec une annonce des livres qui paroîtront & du jugement qu'on en aura porté, afin que l'on puisse vous prier de les envoyer, si l'on juge qu'ils soient utiles. Pour ce qui est des ouvrages peu volumineux, qui mériteroient une attention particulière ou par leur singularité ou par leur bonté, vous pouvez les envoyer tout de suite & les mettre toujours à mon adresse.

J'ai l'honneur d'être, &c.



Lettre de M. le Duc de Nivernois à  
M. D'Eon.

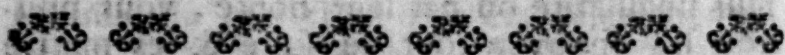
à Calais, le 24 Mai au matin à 7 heures  
1763.

**J**e suis arrivé hier au soir ici, mon cher ami, à 11 heures. Notre passage a été heureux & prompt, puisqu'il n'a été que de trois heures & demie. Je vous adresse une lettre pour Madame de Boufflers. Je ne sais pas où la lui adresser, parce qu'elle voyage actuellement; mais

on pourra le savoir chez Milord Holdernefs ou chez elle.

Nous avons rendu tous trois notre méchant diner d'hier, & puis quant à moi j'ai dormi. Pour cette nuit, je n'ai point vomi, mais guères dormi non plus. On m'a assommé de complimens malgré la nuit & je m'enfuis bien vite, en vous embrassant de tout mon cœur, mon cher ami, & regardant *Albemarle-Street St. James's* avec tendresse. Embrassez pour moi le bon Docteur (\*) que j'aime bien.

Je vous prie, mon cher ami, d'aller chez Mademoiselle Pitt lui dire de mes nouvelles & l'assurer de mon tendre respect. Vous feriez bien aussi d'aller chez Milord Egremont.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivermois à M. D'Eon.

à Paris, le 28 May 1763.

Je suis arrivé, mon cher ami, Mercredi 25 à Senlis, où j'ai trouvé ma femme & mes enfans en assez bonne santé: mais la mienne est bien loin d'être bonne. J'ai les nerfs plus délabrés que jamais. J'ai très mal dormi depuis que je vous ai quitté. Je suis ce matin d'une foiblesse excessive, avec une espèce de courbature générale; & cependant je vais par-

tir

---

(\*) Mr. Mathy.

tir pour Versailles, d'où je ne reviendrai que demain au soir. J'ai vu M. le Duc de Praslin à mon arrivée & hier *Guerchy*. Je me suis entretenu de vous avec l'un & l'autre, & vous pouvez bien penser, mon cher ami, tout le mal que je leur ai dit de vous.

Le 30.

Je suis revenu de Versailles, où j'ai été bien souffrant. J'ai trouvé en arrivant hier au soir votre lettre charmante du 24. Je ne saurois vous dire combien j'en suis touché & attendri, les larmes me viennent aux yeux en y pensant; cela m'arrive souvent quand je songe à vous, au bon Dr. Mathy & à toute l'amitié qu'on m'a témoigné en Angleterre. On m'en témoigne aussi beaucoup ici, & je commence à recueillir le seul fruit de mes peines que vous savez que j'ai désiré. Tout cela ne m'empêche pas de me bien mal porter, & je suis au moins aussi malade qu'en Angleterre, si ce n'est plus. A dire vrai, je suis terriblement harcelé depuis mon arrivée: mais je compte être à S. Maur dans 8 jours & je n'attends que là mon rétablissement. Ma femme, ma fille, & Madame de Rochefort vous font mille tendres amitiés, & je vous prie d'embrasser pour moi de toutes vos forces le bon Mathy. J'ai le cœur bien serré, quand je pense à ses larmes & à la mine que vous aviez tous deux sur le port de Douvres. Continuez, je vous prie, à voir mes amis & à les bien assurer que je leur serai véritablement attaché toute ma vie. Milord & Miledi Bute seront à Londres, quand cette lettre y arrivera, & je vous prie de leur bien dire & faire dire combien je serai toute

D D

ma

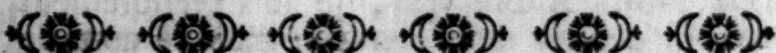


ma vie leur serviteur. Je n'ai pas la force d'écrire à Milord Egremont, & je vous charge de lui dire que je me suis acquitté de ses commissions obligantes pour M. M. de Choiseul, qui en sont bien reconnoissans l'un & l'autre.

Je vous envoie une lettre pour Madame de Boufflers que j'ai trouvée ici, & je vous envoie aussi une lettre d'un M. de Chamboran. Je vous prie de faire, si vous pouvez, ce qu'il désire: je lui mande de s'adresser à vous désormais.

Adieu, mon cher ami, je ne vous parle point du lit de justice qu'on tient demain pour la forme, & qui ne laisse pas d'occuper le Contrôleur Général assez, pour qu'on ne puisse pas lui parler d'autre chose d'ici à quelque tems.

On dit que la poste part tout-à-l'heure & je vous embrasse avec toute la tendresse de mon cœur.



Lettre de M. Moreau à M. D'Eon.

à Paris, le 1 Juin 1763.

Monsieur,

Je suis condamné par la circonstance du départ précipité de S. Jean à vous dire en 4 lignes, ce qu'il me faudroit un volume pour vous exprimer de tout ce que j'ai dans le cœur de sentimens, d'attachement sincere, de reconnoissance &c. Tout cela n'en sortira jamais

mais & sera la gloire & la douceur de ma vie. Daignez interpréter mon silence à cet égard. Les marques flatteuses d'amitié dont vous m'avez honoré pendant le tems heureux pour moi que j'ai vécu dans votre société, me font espérer que vous rendrez justice à mon manque d'expressions & que vous daignerez me continuer celle dont vous m'avez donné des preuves si constantes, & dont je suis pénétré comme je le dois, parceque j'en connois le prix mieux que personne. M. le Duc me charge de vous faire mille tendresses de sa part. Il est désolé de n'avoir pas le tems de vous dire un mot. Il vous recommande ses amis & une lettre que j'ai mise avant-hier à la poste à votre adresse pour Mademoiselle Pitt. Je n'ai vu M. Boucher qu'en courant : il a paru un moment chez nous vendredi, & est parti le soir pour la Bretagne, où il porte son mal de gorge pour lui faire compagnie. Il n'y a rien de nouveau qui vaille la peine. Ma femme me charge de mille complimens pour vous. Je n'ai encore vu, ni pu voir personne, ainsi je ne vous parlerai de personne. Il me suffit bien d'ailleurs de vous parler de vous même : rien n'est plus intéressant pour moi & rien ne l'est plus encore que de vous convaincre en tout tems & en tous lieux du fidele & inviolable attachement que je vous ai voué pour toute ma vie; & avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

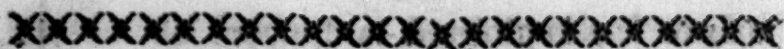
*Votre très humble & très obéissant*

*Serviteur*

Signé, MOREAU.

D. G.

Lct.



## Lettre de M. Sainte-Foye à M. D'Eon.

à Versailles, le 2 Juin 1763.

**I**l y a bien un siècle, mon cher ami, que je ne vous ai donné signe de vie, & je ne vous dirai cependant qu'un mot en ce moment-ci, parce que je pars dans deux heures pour le haras du Roi, où notre Ministre m'a permis d'aller passer trois jours avec le Comte de Montazet, pendant un de ses voyages à Paris. Je n'ai point vu M. Walpole, mais j'ai la lettre de vous qui l'accompagnoit, & je le chercherai pour lui faire toutes les honnêtetés que je dois à son nom, à ses richesses, & sur-tout à l'avantage qu'il a envers moi d'être autant votre ami qu'un Anglois peut l'être.

M. de Nivermois est arrivé un peu maigri: ces diables de Bretons tondroient donc sur un œuf, puisqu'ils ont trouvé le moyen de rogner ainsi le filphe politique (\*). Nous avons déjà parlé un peu de vous, nous en parlerons bien d'avantage parce que cela nous fera plaisir à tous deux: il vous aime comme un Amant;

---

(\*) Ceci me rapelle les discours d'un vieux matelot Anglois à Calais, lorsqu'au commencement de Septembre 1762. M. le Duc de Nivermois s'y embarqua pour Douvres. Ce matelot disoit à son jeune camarade "regarde ce Duc comme il est maigre & exténué. Je l'ai connu autrefois, il étoit gros & gras, vois comme nous avons, pendant cette guerre, dégraisé les Seigneurs François."



& cela me fait autant de plaisir qu'à vous-même. Bon soir, mon cher ami, à mon retour du Président Sallier ; donnez moi aussi des nouvelles de l'arak de M. le Vicomte de Choiseul, qu'il faudroit envoyer actuellement à Paris. Je vous embrasse, très cher ami, de toute mon ame.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à Pontchartrain, le 3 Juin 1763.

Je ne saurois vous exprimer, mon cher ami, combien je suis touché de votre lettre du 27 Mai que je reçu hier au soir en venant ici, & j'ai à peine la force de vous embrasser, car je suis bien misérable. J'ai eu de la fièvre, j'ai craché du sang, je suis échauffé à l'excès, & je m'en vais prendre le lait. En vérité depuis mon arrivée, on me tiraille cruellement de tous les côtés, mais enfin je vais me reposer. On m'a très bien reçu à la Cour, mais ce qui vous surprendra, c'est que je ne m'en porte pas mieux. Au reste ne soiez pas en peine de ma santé. La campagne, le repos, & la liberté la remettront sûrement.

Embrassez tendrement pour moi le bon docteur Mathy dont je reçois une lettre charmante. Il trouvera bon que je ne lui réponde point, mais il ne sauroit me faire plus de plaisir que de m'écrire quelquefois à ses momens perdus.

D 7

Quanta



Bolingbrooke, qui vous a rencontré à la porte S. Denis. J'aimerois bien mieux que ce fût votre retour à Londres. Les nuits seroient plus tranquilles, les jours plus beaux & les lettres à la Cour plus intéressantes : car depuis votre départ rien ne me paroît plus intéressant ici ; & il me semble que la Cour, la ville & la campagne, ainsi que la politique, sont muettes, du-moins pour moi. Je couche dans votre lit, je travaille sur votre table, je me sers de vos plumes, encre & papier, je me tourne & retourne dans votre place, pour tâcher d'être inspiré comme vous : mais tout cela ne sert à rien, & je suis tout de glace, depuis que je ne me chauffe plus au feu de votre génie.

Tout ce qui me ranime, sont les sentimens d'estime, d'amitié & d'admiration que la nation Angloise vous a voués pour toujours. On ne cesse de me questionner sur votre retour à Paris & sur votre santé. Toutes les fois que j'ai l'honneur de faire ma cour au Roi ou à la Reine, leurs Majestés ne manquent point de parler de leurs regrets de vous avoir perdu, & de l'envie qu'elles ont de vous revoir ici le plutôt qu'il vous sera possible. Le Roi m'en a encore parlé aujourd'hui pour la cinquieme fois depuis votre départ, & si votre excellence s'imaginer que cela me fache, elle se trompe bien fort. Je voudrois, Monsieur le Duc, que toute votre maison, à commencer par vous, fût Angloise, demeurante à Londres au moins tout le tems que j'y resterai : & pourquoi pas toujours ? puisque votre présence ici contribueroit si fort au repos & à la paix de la France. Mon d. sir n'est pas téméraire, puis que je  
veux



veux le bonheur de ma patrie. Vous l'avez déjà fait : mais qui pourra mieux que vous le rendre durable ?

Je ne suis pas étonné, Monsieur le Duc, que Paris & Versailles vous aient reçu à bras ouverts. Ce tribut de joie vous est bien dû : mais de grace ménagez votre santé, jouissez du repos & de votre gloire ; ne vous livrez pas trop aux transports d'allégresse de tous ces courtisans : à force de vous embrasser, ils vous étoufferont, s'ils le peuvent. Quand ils ne peuvent éclipser le génie, ils l'étouffent. Leurs yeux jaloux ne peuvent voir la lumière, ils veulent avoir le vol & le regard de l'aigle, ils ne sont que des hiboux & des vautours de réputation.

Je me suis acquitté auprès de tous vos amis & amies de tout ce dont vous m'aviez chargé & particulièrement auprès de Milord Egremont & de M. Hallifax. Je n'ai encore pu trouver ni Milord Bute ni M. de Mackenzie : mais je leur ai fait savoir ce que votre cœur pense pour eux.



Lettre de M. le Duc de Nivernois à  
M. D'Eon.

à St. Maur, le 16 Juin 1763.

**J**e vous remercie tendrement de votre lettre du 8. mon cher ami, & tous mes parens, & amis qui l'ont lue avec délices vous en remercient avec moi. Je suis bien touché des  
sen-

sentimens qu'on me conserve où vous êtes, & je vous prie de les entretenir en témoignant à toute occasion ceux dont je suis pénétré. Les Bute, Mademoiselle Pitt, Ledi Hervey, Ledi Bolingbrooke, Ledi Susanne Stuard, Miss Pelham, Milord Gower, Milord March, le Comte de Viry, le Comte de Woronzoff, sans compter le Ministère qui va sans dire, ainsi que les Bedford; voilà à qui je vous prie de me rémemorer souvent & de dire de mes nouvelles. Je commence à me rétablir un peu & le sommeil commence à revenir: mais j'ai encore les nerfs bien agités & la tête bien épuisée. Je ne suis réellement pas capable d'écrire une page sans me faire mal. Les champs, le cheval & la liberté raccommoderont ma pauvre machine; & je sens qu'elle ne demande pas mieux. Dites-le au bon Mathy, à qui je n'écris point: mais que j'aime de tout mon cœur.

Je vous recommande, mon cher ami, un certain M. Binois qui s'en va incessamment à Londres pour une affaire qu'il vous expliquera. Elle me paroît juste & je vous prie de l'y servir. Il est vivement protégé par l'oncle de ma femme, & ainsi vous sentez que je m'y intéresse. Je crois que vous devrez mener son affaire par le canal & le conseil de Milord Shelburn, à qui je vous prie aussi de recommander encore le Sr. Georges Patullo Gentilhomme Ecossois.

Voici encore une autre affaire. Toutes mesures bien prises, mon appartement ne sauroit convenir avec bonne grace à des tableaux qui auroient plus de sept à huit pieds de haut, y compris la bordure & ses ornemens. Ainsi je  
vous

vous prie d'engager M. Ramsay de réduire à cette mesure les deux portraits que le Roi d'Angleterre a la bonté de lui faire faire pour moi. Ils peuvent même être plus petits, s'il l'aime mieux, & par exemple de six pieds, y compris la bordure; mais sur toutes choses qu'ils n'en aient pas plus de huit. On me fait un portrait du Roi notre Maître qui figurera entre ces deux-là & qu'on réduit aux proportions convenables à la place.

Adieu, mon très cher ami, portez-vous bien, divertissez-vous & instruisez-nous. Notre ami Dromgold se porte mieux. L'affaire de son frère n'est pas consommée: mais elle le sera, ou toutes les règles de la météoposcopie sont fausses. Le petit Boucher est encore en Bretagne & a besoin d'y être pour sa santé. *Guerchy* est à son Régiment: mais il en va revenir pour les fêtes de Paris. Elles dureront trois jours & l'on dit que cela sera bien beau, j'irai les voir.

Adieu, Monsieur le Ministre: n'oubliez pas de me mettre souvent aux pieds de Leurs M. M. B. B. & n'oubliez pas que je suis & serai toujours le meilleur de vos serviteurs.

Je vous rends mille tendres graces de votre lettre du 13 venue par *Torsey* & je vous prie, mon cher ami, d'être fort tranquille sur ma poitrine. Mon crachement de sang venoit uniquement d'échauffement, il n'en est plus du tout question & l'eau de la seigne l'a emporté. Je suis bien touché de ce que le Roi vous a dit sur celles de *Bristol*, & je vous prie de me mettre bien souvent à ses pieds.

Votre lettre au Duc de Praslin & votre mémoire.



moire sont très bien : mais les vieilles dettes sont bien difficiles à acquitter : Je ferai de mon mieux , comme vous pouvez croire , mais gardez - vous de compter sur rien. Soyez sûr seulement qu'on vous aime , qu'on vous veut du bien & qu'un jour ou un autre on vous en fera.

Adieu , mon cher ami ; ma femme vous fait mille complimens ainsi que ma fille & Madame de Rochefort. Je n'en puis plus , & je vous quitte pour reposer ma tête & mes pauvres nerfs que l'air de Londres a tués. Je n'ai point d'autre mal & même je commence à être un peu mieux , depuis que je suis ici à la pâture dans de beaux prés presque Anglois , mais j'ai grand besoin d'être à ce régime pour toute nourriture. Je vous embrasse de tout mon cœur ainsi que le bon Mathy.



Lettre de M. Sainte - Foye à M. D'Eon.

à Versailles , le 19 Juin 1763.

**V**ous vous accusez ingénument , mon cher ami , de votre silence envers moi pendant que je me fais intérieurement le même reproche. Toute la différence qu'il y a entre nous , c'est que vous êtes accablé d'écritures nécessaires & d'affaires réelles , & que moi je suis distrait des miennes par des voyages & des courses perpétuelles , & malheureusement indispensables. Vous avez été le témoin de cette vie ambulante dans le cours de l'Eté dernier ,  
&

& vous pouvez bien croire que la paix n'a fait qu'augmenter & étendre les désirs errans de notre principal. A peine passons-nous deux jours à Versailles dans une semaine ; il faut tout expédier dans ces deux jours, & les jours que l'on est à Paris, en vérité rien n'est plus difficile que d'en retrancher un moment pour le donner à des lettres particulières. Quoiqu'il en soit, mon cher ami, nous comptons trop essentiellement l'un sur l'autre pour douter chacun de notre côté que nous ne soions très ardens sur nos avantages réciproques. Je fais la guerre à l'œil pour que l'on sente ici tout ce que vous valez en dépit de toutes les grandes & petites vipères ; & je puis sans flatterie vous assurer que je n'ai pas beaucoup de peine à réussir. Ainsi soyez, très cher ami, tranquille & content : disposez de moi & de mes facultés morales & physiques, je ne vous démentirai jamais.

Voici d'abord une lettre que M. de Voltaire écrit à son libraire ou correspondant de Londres. Vous saurez que ce grand Ecrivain veut bien s'abaisser aujourd'hui jusqu'à travailler pour la Gazette littéraire que nous allons commencer au mois de Juillet, qu'il fera des notices & des extraits pour cet ouvrage périodique, & conséquemment qu'il lui faut des livres nouveaux, c'est l'objet de l'Épître qu'il écrit au S. Vaillant ; mais comme il marque au dit S. d'envoyer à Douvres lesdits ouvrages, pour adresser delà à M. le Duc de Praslin ; ce Ministre a trouvé plus simple qu'en faisant remettre la lettre de M. de Voltaire au Libraire Vaillant, vous lui disiez ou lui fassiez

dire

dire que c'est à vous qu'il devra remettre ses paquets, parce que vous les ferez passer à notre Duc avec vos dépêches beaucoup plus convenablement, exactement & sûrement que ne feroit l'habitant de Douvres. Sur ce sujet, mon très-cher, il ne m'est pas possible de finir sans vous témoigner que M. le Duc de Praslin dit par fois que vous êtes un paresseux littéraire; que vous avez été le témoin de la formation de ce projet, que vous aviez promis des matériaux, & entre autres une histoire très remarquable du Kamchat-Ka; & que cependant vous n'avez encore rien envoyé pour le succès de cet établissement, qui lui tient extrêmement à cœur.

Je vous rends mille graces de la chaine de montre que je viens de recevoir : elle est jolie, cela est très sûr; mais on en trouve un millier de pareilles dans la rue Saint-Honoré. Tout ce qui vient d'Angleterre n'est pas plus merveilleux que ce qu'on fait ici; vous savez, mon cher ami, que je vous l'ai toujours dit : je crois de plus que j'aurai toujours raison. Vous ferez très bien de m'envoier l'état de toutes les commissions dont je vous suis redevable, & si vous en avez fait pour mes parens, mettez-les aussi sur mon compte, parceque je saurai bien me faire passer d'eux, & qu'il faut toujours que ces choses-là soient exactement remboursées, sans quoi plus de liberté pour les gens honnêtes. Vous me direz tout cela en argent de France, & à qui il faut le remettre : n'oubliez pas d'y comprendre la serge de rome qui est encore en chemin &c. j'espere que le tout arrivera tôt ou tard, il n'importe. Vous aviez pro-



promis une petite chienne à M. le Duc de Praslin , un petit chien à moi & sa femme pour M. le Vicomte de Choiseul. Y avez-vous pensé ?

Les deux objets traités dans votre épître du 14. sont très intéressants , très bien traités & très bien trouvés de votre part , aussi ont-ils été fort applaudis ici. *Je suis bien aise que vous aïez envoyé le mémoire de votre course de Russie* : je n'ai pas encore vu notre ministre , mais je vous réponds bien d'y veiller : sans doute que vous en avez écrit en même tems à M. de Nivernois.

Mon voyage au haras a été charmant. Je vous aurois bien souhaité de la partie , mon cher : vous auriez pris là une excellente leçon pour vos succès à l'encontre des Milédis. Quelque jour il faudra bien que nous soyons paisiblement réunis , & que nous fassions de ces courses-là pour notre plaisir , parceque j'espère que nous n'aurons plus que cela à songer : il faut toujours avoir un point d'espérance , dût-il n'être jamais rempli. Ce n'est pas par le bonheur qu'on est heureux , puisque cet être métaphisique n'existe point , mais par son image.

Je m'acquitterai de votre commission envers M. Durand qui végète doucement dans son dépôt , où il a trouvé le moyen de se faire meubler par le Roi , en se faisant gratifier par le ministre de . . . . . pour cet ameublement : c'est là ce qui s'appelle bien faire ses orges , celles de mon jardin me reviennent à quelque chose de plus , je vous en réponds

Vous savez tout ce qui s'est fait au Parlement

ment pour ces belles machinations de finances. Voici un projet , libelle , ou tout ce que vous voudrez qui paroît dans le public , & y fait un terrible effet. Vous jugez bien que M. \*\*\* n'en est pas trop content ; mais il ne dit mot , l'écrit est de plus avoué par un membre du Parlement , M. R\*\*\*\*.

L'on prépare à Paris les fêtes de la paix pour lundi , mardi & mercredi. Le tout sera très magnifique. Bon soir , mon cher , n'oubliez pas votre bon ami , parce que du levant au couchant , en passant par Paris & Londres , vous n'en avez sûrement pas un pareil.

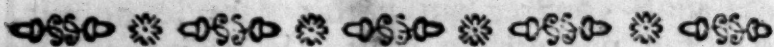
Votre Cousin a fait une faute en partant pour vous aller joindre sans passeport & principalement sans une permission du Ministre de la guerre. Je pense sur cela que vous n'avez d'autre parti à prendre , que de lui faire écrire une lettre aux deux Ministres , en endisant un mot. Tout sera facilement arrangé par ce moyen , & même vous y gagnerez particulièrement la réputation d'un Ambassadeur très sage , & très éclairé sur les formes (\*).

P. S. *D'une autre lettre du 27 Juin.* Notre feu si magnique pour la paix a été tiré en deux tems. La première fois il a manqué  
net,

---

(\*) Mon cousin a eu depuis cette permission que j'ai demandée , parceque je suis grand formaliste , & que j'ai appris à l'être au Parlement de Paris , en passant dans la salle du palais où je n'ai été que pour y prêter le serment d'Avocat. Je n'ai pas pu y retourner aiant toujours couru l'Europe & les armées belligérantes.

net , mais quelques jours après il a été très bien exécuté (†).



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à Paris , le 22 Juin 1763.

J'ai reçu, mon cher ami, il y a une 12<sup>ne</sup> de jours une lettre de l'ecclésiastique qui a été servir les Acadiens: j'ai été à la campagne, & cette lettre se trouve perdue, & je ne me souviens pas du nom de ce pauvre défunt jésuite, ainsi je ne saurois lui répondre. Mais je me souviens que c'est un ex-jésuite, & qu'il me demande ma protection pour avoir la prétendue pension promise à ses consorts. Je ne puis le servir en cela: 1<sup>o</sup>. parceque ces pensions ne se donnent point faute de fonds: 2<sup>o</sup>. parce qu'étant étranger de naissance, & aiant passé en païs étranger, il seroit plus défavorisé encore qu'un national: 3<sup>o</sup>. parceque je ne puis ni ne veux me mêler de tout le tripotage jésuitique. Mais ce que je puis & dois faire, c'est de le récompenser de sa course & de son service apostolique auprès des Acadiens dont par parenthèse il m'a mandé des biens infinis.

Adieu

---

(†) J'ai répondu à Sainte Foy, votre feu manqué & exécuté en deux-coups est, mon cher ami, l'image parfait de la Paix ratée par Bussi, & exploitée par le Duc de Nivernois.



Adieu mon cher ami , je vous embrasse tendrement de tout mon cœur.

P. S. Mon cher ami , ne vous attendez pas qu'on vous paie votre vieille Course : mais en revanche on va vous faire Ministre plénipotentiaire à Londres.



Extrait de la Lettre de M. de Sainte-Foye  
à M. D'Eon.

à Versailles , le 30 Juin 1763.

Voici , mon cher ami , un petit paquet qui m'est recommandé vivement par M. la Maréchale de Luxembourg. J'ai demandé à M. le Duc de Praslin , s'il ne partiroit pas bientôt un courrier pour vous ; il m'a dit qu'il en doutoit , & que je ferois mieux de vous adresser mon affaire par la poste avec recommandation à M. Caffieri. Je le fais par le courrier d'aujourd'hui , & j'espère que ma petite expédition vous parviendra en bon état. Elle renferme un bijou très précieux pour Madame la Comtesse Boufflers , & une lettre de Madame la Maréchale. Je vous prie de faire remettre le tout à la dite dame philosophe , & de m'accuser ensuite l'exécution de cette importante commission.

Vous aurez déjà vu , mon ami , le Chev. Carrion. Il m'a prié de vous écrire en sa faveur : il veut être votre ami par mon canal : je ne lui ai pas dissimulé que c'étoit le meilleur parti qu'il eut à prendre , & je pense bien,

II. Partie.

E

mon

mon cher, que vous ne m'en démentirez pas. Dites-lui donc que je vous ai écrit merveilles sur son compte. C'est d'ailleurs un garçon honnête, qui a de l'esprit, des connoissances, & qui n'a de défaut que d'être un peu bavard, mais on peut s'y faire. D'ailleurs c'est la mode des bons politiques d'Espagne, de dire de petites choses par de grands mots & de longues phrases. Je vous embrasse, très cher ami, de tout mon cœur.



Lettre de M. le Duc de Nivernois  
à M. D'Eon.

Le 3 Juillet 1763.

**M**on cher ami, j'ai reçu hier, en passant par Paris, votre lettre du 28. & je vous en remercie de tout mon cœur. Elle est pleine de la plus tendre amitié, & j'y réponds bien sincèrement en même monnoie, je vous assure.

Vous m'avez en effet envoyé le *London Chronicle*: je vous en remercie ainsi que du petit *Extrait ridicule* que vous avez attaché à votre Lettre. Il est vraiment comique, mais ce n'est pas de moi qu'on y veut parler, c'est de Monseigneur le Duc de Bedford mon pendant.

Ne comptez pas du tout sur votre vieille course & ne vous en souciez gueres: songez seulement à rendre de nouveaux services, & on n'en sera pas méconnoissant; car on vous aime beaucoup comme vous savez. Mais sur

toute  
fédar  
senti  
ici d  
gripe  
Vous  
vous  
puis  
Min  
nus  
pret  
rien  
rez  
succ  
pour  
casio  
espre  
pron

A  
vrai  
grif  
con  
con  
A Q  
con  
doi  
emb  
boi  
cré

F  
off  
val  
con

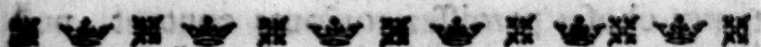
lou.

toutes choses paroissez toujours content, possédant votre ame en paix , & n'ayant aucun sentiment d'inquiétude. On est tant tirailé ici de par tout, qu'on prend nécessairement en gripe tout ce qui tend à faire cet effet-là. Vous allez être *Ministre plénipotentiaire*, & puis vous redeviendrez *Sécrétaire d'Ambassade*, & puis dans les *intérimis annuels* vous redeviendrez *Ministre*. Tout cela est bon pour vous : joiez unus & idem dans toutes ces variations. Soiez prêt à tout, content de tout & ne recbignant à rien : je vous promets que vous vous en trouverez bien. Marquez zele & attachement à mon successeur qui le mérite bien à tous égards & qui pourra vous être fort utile ; faites à chaque occasion connoître deux choses, les talens de votre esprit & la flexibilité de votre caractère : je vous promets que vous vous en trouverez bien.

Adieu, mon cher ami, c'est en me faisant vraiment mal à mes pauvres nerfs que je vous grifonne ceci. Je n'y ai pas de regret si mes conseils vous sont utiles. Vous savez QUE JE CONNOIS LE MONDE & SPECIALEMENT CELUI A QUI VOUS AVEZ AFFAIRE. Vous savez aussi combien je vous aime & partant mes conseils doivent vous paroître de bon alloi. Je vous embrasse de tout mon cœur & vous prie de boire quelque-fois à ma santé avec votre *Sécrétairerie*.

P. S. Faites de grands amours à M. Carrion : offrez lui votre lit, votre plume, votre cheval, votre table, & puis faites lui bien des complimens de ma part.





Extrait de la Lettre de Mr. de Sainte Foy  
à M. D'Eon.

à Versailles, le 19 Juillet 1763.

**V**oici, mon cher ami, un paquet pour vous que M. le Duc de Praslin a reçu de Madame Victoire, & qu'il a ouvert sans avoir regardé l'adresse. Il m'a chargé de vous en faire ses très humbles excuses, en vous disant d'ailleurs qu'il est très content de vous.

J'ai reçu la lettre, par laquelle vous m'avez annoncé l'arrivée du Chev. Carrion : je suis charmé que vous soyez contents l'un de l'autre, & que vous commenciez par vous estimer avant que de vous aimer. Nous nous emballons en ce moment-ci pour Compiègne. De là je vous écrirai plus au long & plus souvent, parce que j'aurai plus de tems, & que je ne serai pas vexé par de continuels voyages. M. le Duc de Praslin dinera en passant au Plessis, dont vous aimez les hôtes, & qui vous le rendent bien.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à S. Maur. le 1 Juillet 1763.

**J'**ai bien mal à mes pauvres nerfs depuis deux jours, mon cher ami; en conséquence j'ai bien

( 101 )

bien peu de sommeil. Je vois qu'il me faut des tems pour me rétablir, ainsi prenons patience. J'ai reçu hier votre lettre du 1. avec les deux de la Rochette qui m'ont fait grand plaisir. Remerciez-le bien pour moi & faites aussi parvenir ma reconnoissance au Chev. Macdonald, qui est en vérité un jeune homme excellent. Parlez en beaucoup, je vous prie, à Milord Eglinton son oncle pour qui j'ai, comme vous savez, bien de l'amitié.

Adieu, mon cher ami, portez-vous mieux que moi; & aimez-moi toujours autant que je vous aime.

P. S. J'ai vu hier votre dépêche du 1 qui est excellente, & aussi le Duc de Praslin en est-il bien content: il ne se porte pas si bien qu'à son ordinaire depuis quelques jours.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Lettre de M. le Duc de Bedford  
à M. D'Eon.

à Woburn Abbey, ce 10 Juillet 1763.

Monsieur,

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec la lettre de Sa Majesté très Chrétienne la Reine de France au Roi incluse. Je compte de me trouver en ville, pendant le cours de cette semaine, & je ne manquerai pas de la lui présenter immédiatement après mon arrivée en ville. Permettez-moi, Monsieur, de vous prier instamment de faire connoître à

E 3

Mrs.

Mrs. les Ducs de Choiseul & de Praslin, combien je suis pénétré de toutes leurs attentions envers moi & sur-tout de celle que je reçois actuellement, & des sentimens de respect & d'amitié que je conserverai pendant ma vie pour eux. Agréez, Monsieur, que je vous félicite de bon cœur, de la marque essentielle, que le Roi votre Maître vous a bien voulu donner de sa faveur & de sa bonne opinion, en vous nommant son Ministre Plénipotentiaire en cette Cour. J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

*Votre très humble & très obéissant  
Serviteur,*

Signé, BEDFORD.



**Extrait de la Lettre de M. de Sainte-  
Foy à M. D'Eon.**

*à Compiègne, le 12 Juillet 1763.*

**L**a dernière lettre que j'ai de vous, mon cher ami, est du 28. du mois de Juin. Je n'ai pas reçu celle que vous m'annonciez d'avance par M. le Comte d'Usson: au reste peut-être attend-il, pour la rendre, qu'il puisse le faire en mains propres; si cela est, je pourrai bien ne l'avoir que dans six semaines, à moins que le désir extrême que le dit B\*\*\* a d'ambassader, ne l'attire ici comme solliciteur, ou comme courtisan.

J'ai fait partir très exactement, sous le contre-



tre-seing du Ministre, vos expéditions pour  
Tonnerre.

Nous voici enfin dans un séjour plus tran-  
quille, & où les affaires ministérielles & les cor-  
respondances particulières reprendront une ac-  
tivité qui leur est très nécessaire. Je profite-  
rai de mes loisirs de Compiègne pour m'en-  
tretienir plus fréquemment avec vous, mon  
cher ami, & pour vous ouvrir mon cœur com-  
me à mon meilleur & à mon seul confident.

Les gens qui voient, ou s'imaginent percer  
le dessous des cartes de ce pays-ci, prétendent  
que ce voyage enfantera des changemens dans  
le ministère; j'en doute, & ne vois pas enco-  
re que les Parlemens des provinces aient fait  
assez de bruit sur les opérations de la finance.  
Celui de Paris travaille à d'itératives remon-  
trances: de tous côtés on écrit, on brouille  
du papier, on imprime des projets sur la libé-  
ration de l'état, mais ce n'est, je vous assu-  
re, ni avec ces papiers, ni avec ces têtes-là  
que l'on paiera les dettes du Roi. Je fais bien  
ce qu'il faudroit faire, & où est l'homme qui  
en est le plus capable; mais il n'y a que vous  
qui soiez instruit de mon secret.

Il ne m'a pas été possible de joindre à Paris  
votre ami M. Thomas Walpole, qui s'en vient  
si gaillardement nous retirer les millions qu'il  
avoit eu la bonté de placer chez nous.

Je ne fais plus si je vous ai accusé la récep-  
tion de la petite chaîne d'or que vous m'avez  
tant vantée, & que j'ai trouvé si commune.  
En fait d'industrie comptez, mon cher ami,  
qu'il n'y a pas une boutique de la rue S. Hono-  
ré qui ne vaille mieux que toute votre cité de

Londres. Vous avez été deux mois à me chercher une chaîne, dont j'aurois trouvé plus de cinquante pareilles en me promenant de la barrière des sergens à la place du palais royal. Enfin c'est de l'or, & cela vaut toujours son prix. Quand vous voudrez mon cher ami, je vous la rembourserai avec tout ce que je vous dois d'ailleurs. Le rack de M. le Vicomte de Choiseul est arrivé à bon port : il n'y a plus que la serge de rome dont je n'ai point de connoissance; à mon retour à Paris je la demanderai à M. de Nivernois qui ne viendra pas ici.

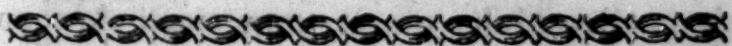
Nouvelles commissions. M. l'Abbe de Voisenon voudroit avoir six paires de gands de dain pour la chasse. Je lui ai demandé le modele de sa main: il m'a dit que c'étoit celle de tout le monde, ainsi vous pourrez les prendre comme pour vous: vous vous ressemblez assez pour la tournure de l'esprit, & quant à la taille je me souviens qu'à votre dernière apparition ici, vous aviez fait un grand progrès dans l'art & le maintien des bossus. Au reste rien ne sied mieux aux gens très occupés, & jamais on n'a vu un bon Ministre Plénipotentiaire qui ne fût un peu courbé.

Plus, rappelez-vous, mon cher ami, toutes les demandes de petits chiens. M. le Vicomte de Choiseul désire fort que vous lui envoyiez une chienne gredine marquée de feu; nous étions convenus que j'aurois le mari. Souvenez-vous donc de me mander du oui, ou du non, quelque chose que je puisse lui montrer là-dessus.

Je vous embrasse, mon cher ami, & vous aime de toute mon ame. Mes parens & sur-tout  
ceux

ceux d'ici me chargent continuellement de vous dire mille choses de leur part.

J'ai raisonné dernièrement de vos intérêts avec M. de Nivernois; & nous sommes convenus que vous seriez content, si l'on vous laissoit en toute saison vos appointemens de 12000 l. Quel est votre avis? mes complimens au Chev. Carrion.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à Paris, le 8 Août 1763.

J'ai reçu hier, mon cher ami, tout à la fois vos deux lettres, l'une du 2. par la poste, l'autre du premier par le voyageur l'Espérance. Je ne vous répondrai pas à celle-ci par plusieurs raisons qu'il vous est aisé de deviner; & je n'ai gueres la force de vous répondre à l'autre, aiant la tête fort mauvaise aujourd'hui, parceque j'ai passé une mauvaise nuit: cela m'arrive par ci par-là, & trop fréquemment, mais cependant je suis mieux à tout prendre & suis dans le chemin de me rétablir.

Je ne réponds point à la Rochette, & ce n'est pas que sa lettre ne m'ait fait le plus grand plaisir du monde: mais c'est que je crois qu'il m'aime assez pour trouver bon que je ne me fasse pas mal pour lui écrire. Remerciez-le bien des excellents matériaux que je vois qu'il m'a recueillis pour mon Agricola: j'aurai bien de la joie de les recevoir & j'en ferai cer-



tainement le meilleur usage qu'il me sera possible . . . . .

Le pauvre Dromgold est dans un état pitoyable, depuis qu'il est à Paris : il est sur qu'il n'est gueres en état d'écrire : le pauvre garçon est dans un tel état que le mieux qui puisse lui arriver est d'être asthmatique au dernier degré ; & on doute s'il n'a pas la poitrine attaquée : cela ne l'empêche pas de vous aimer de tout son cœur, & nous nous entretenons très tendrement de vous & de vos convenances, toutes les fois que nous nous voyons.

Dites moi donc pourquoi je n'ai reçu de réponse ni du Comte de Viry ni de Milord Butte, auxquels j'ai écrit il y a bien longtems. Moreau dit qu'il vous a envoyé les lettres. Voudriez vous bien m'apprendre s'ils les ont reçues.

J'ai perdu la recette de cette jolie médecine qui purge bien, & qui s'avale sans répugnance. Dès que le bon Mathy sera de retour, priez-le de me la renvoyer. J'ai tous les ingrédients, mais il faut la maniere de les employer.

Croiriez vous bien que je n'ai encore pu voir le controleur général qu'un moment chez Madame de P\*\*\*. Le petit Boucher m'a écrit un mot bien honnête dans votre lettre du 2. & je vous prie de l'en remercier très tendrement de ma part.

Madame de Rochefort est en effet bien digne des sentimens que vous avez pour elle, & elle est bien touchée que vous les ayez : elle m'a chargé de mille tendres remerciemens pour vous & je vous assure qu'ils sont sinceres.

Quoi.

Quoique je ne réponde point à votre lettre du premier, je vous dirai en passant, que ce qu'elle contient au sujet de votre situation présente & future, n'est pas entièrement raisonnable: mais que je prévois avec plaisir que tout pourra s'arranger fort bien **PAR LE MEZZO TERMINE** de M. Durand.

Je vous parle avec la plus entière ouverture de cœur, comme vous voyez, mon cher ami, & je m'assure que vous ne le trouvez pas mauvais: vous savez que c'est une tendre & sincère amitié qui m'inspire, & vous devez être bien certain qu'elle durera autant que ma vie.

Signé, Le Duc DE NIVernois,

P. S. Adieu mon bon cher ami! ayez pour l'amour de Dieu la tête aussi bonne que le cœur & l'esprit.



Extrait de la Lettre de M. de S. Foye à  
M. D'Eon.

à Compiègne, le 14 Août 1763.

**M**rs. de Beaumont & de Vilevault, commissaires du Roi à la compagnie des Indes, m'ont adressé, très cher ami, copie d'une lettre qu'ils vous ont écrite pour vous prier de protéger les réclamations de papiers, que va faire en Canada le S. Cugnet. Ils désirèrent que je vous recommande particulière-

ment cette affaire ; & je m'en acquitte avec plaisir , parceque je suis fort lié avec ces deux messieurs, & sur-tout avec le second, qui est sans contredit un des honnêtes hommes du siècle & l'une des meilleures judiciaires que je connoisse en matière de finance & d'administration. Celle-ci n'est donc que pour vous prier de donner à connoître dans l'occasion au dit Sr. Cugnet que je vous ai recommandé sa mission, ce dont je vous serai très obligé. La chose d'ailleurs me paroît tout-à-fait juste, & je ne doute pas que, lorsque vous en aurez dit deux mots à vos bons amis du Ministère Britannique, le Sr. Cugnet ne recueille tout le succès qu'il a pu se promettre de son voyage.

Je vous remercie bien, mon cher ami, de m'avoir accusé exactement la reception du bijou que je vous ai adressé pour Madame de Boufflers.

Je vous félicite du nouveau titre dont vous voilà décoré: je ne manquerai pas de dire à cet égard à M. le Duc de Praslin toutes vos bonnes remarques, & je voudrois bien qu'elles pussent vous procurer les magnifiques appointemens de 40 mille écus, qu'avoit à Varsovie M. le Marquis de Monteil.

Sur ce, mon cher Plénipotentiaire, je vous embrasse très respectueusement de tout mon cœur.

Le Baron de Breteuil est arrivé de la Russie: nous avons déjà beaucoup parlé de vous, & il a témoigné prendre une part véritable à tous vos avantages: il ne restera pas ici plus tard que le mois d'Octobre à cause des gla-



glaces qui l'empêcheroient de passer en Suède.

*Vous trouverez ci joint une permission du Roi, au moyen de laquelle votre Cousin peut rester paisiblement auprès de vous pendant un an entier (\*).*

Let.

(\*) Malgré cette permission, Monsieur le Comte de Guerny a voulu forcer mon Cousin à partir en 24 heures pour la France, ainsi que tous les François qui venoient me voir ; & ce , sans pouvoir montrer un autre ordre , qui détruisit cette permission du Roi ; voyez au sujet de cette affaire la page 154 & les suivantes premiere partie.

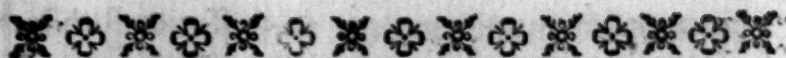
Le seul raisonnement que Monsieur le Comte de Guerny employoit pour intimider les François qui venoient me voir, étoit de leur demander s'ils étoient François ou Anglois. Lorsqu'ils répondoient qu'ils étoient François, M. l'Ambassadeur leur disoit, non, Monsieur, vous êtes Anglois, & je vous traiterai comme tel, puisque vous allez voir M. D'Eon.

Lorsqu'on vint me rapporter la force de ce raisonnement, je ne pus m'empêcher de rire : car je ne vois pas 1°. qu'il y ait un grand mal, ni un grand malheur d'être Anglois ; car on n'est certainement pas déshonoré pour être Anglois. 2°. Un François instruit auroit pu faire ce dilemme à M. l'Ambassadeur : *ou M. D'Eon est François ou il est Anglois.* S'il est François, je puis l'aller voir ; s'il est Anglois, il m'est aussi permis de le voir, puisque la paix étant faite avec l'Angleterre, les Anglois sont les amis des François.

Je ne conçois pas tout le fin & le sublime de la conduite de M. l'Ambassadeur ; apparemment qu'il se regarde à Londres, comme étant aux conférences du moulin d'Ameninbourg, où il n'étoit permis ni aux François, ni aux Anglois, ni à leurs alliés de passer le ruisseau.

Il y a encore une petite remarque à faire ici pour S. E. c'est que les François qui sont à Londres, *sont sous la protection immédiate des loix d'Angleterre*, au lieu qu'un Ambassadeur n'y est *que sous le droit des gens.*

Enfin lorsque M. l'Ambassadeur se trouvoit court de raisons, vis-à-vis de certains François, il finissoit par cet argument victorieux. *Je suis l'organe du Roi, je veux dire obéir.*



## Lettre de M. Moreau à M. D'Eon.

à Paris, le 5-Septembre 1763.

**D**ans le moment du départ de la poste, M. le Duc de Nivernois me charge d'avoir l'honneur d'écrire un mot à M. D'Eon, pour lui dire que lui Monsieur le Duc a vu hier Monsieur le Duc de Praslin à Versailles, qu'ils ont beaucoup causé ensemble de Monsieur D'Eon, & de ses affaires; que lui Monsieur le Duc en a bien long à écrire sur cela à M. D'Eon & qu'il n'en a pas le tems ce matin; que ce sera pour l'ordinaire prochain, & qu'en attendant il le prie de tout s'arranger bien en faveur de Monsieur D'Eon.

Je ne fais si j'ai mandé à mon dit Seigneur D'Eon que M. le Duc le prie de lui envoyer par la première occasion deux chapeaux d'acier, l'un pour homme & l'autre pour femme, mais tout

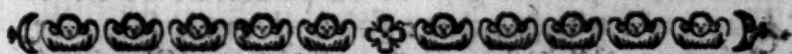
---

En vérité M. de Guerry parle & agit en Angleterre, comme s'il étoit député dans quelque province de la France, & comme s'il avoit à Londres une juridiction & un tribunal. Il peut, s'il le veut, se regarder comme l'ORGANE du Roi, lorsqu'il confère d'affaires avec les Ministres Anglois, mais vis-à-vis tout autre, avec qui il n'a rien à traiter, il n'est qu'un organiste. S'il veut absolument être toujours l'organe, nous lui répondrons que nous voulons tous les jours les tonneaux d'une orgue rendre des sons & ne pas détruire le livre de musique, & que l'excellent automate de Vaucanson ne prétendoit pas si bien parler que son maître.

✱ tout ce qu'il y a de plus beau ; l'une pareille à celle qu'il a à sa montre & qui lui a coûté 4 guinées chez Gray, & l'autre pour femme à proportion. Voici deux lettres que Monsieur le Duc prie M. D'Eon de faire remettre ; l'une à Milord \*\*\* & l'autre à Miledi \*\*\* contenant promesse de la part de M. Guerchy de lui faire entrer son vin de Champagne sous son nom.

Je me prosterne aux pieds de l'excellence dragonne & lui suis dévoué *Usque ad resurrectionem mortuorum, & vitam venturi sæculi. Amen.*

Signé, MOREAU.



Lettre de M. Moreau à M. D'Eon.

à Paris, le 11 Septembre 1763

Mon cher Monsieur,

Je ne saurois vous exprimer comme je le sens la sensation que me fait éprouver la lecture de vos lettres : je vous y vois, je vous y entends, je vous reconnois, & cela me rappelle un tems bienheureux & bien doux à mon cœur & à toutes les facultés de mon ame ; mais qui a duré trop peu & qui m'en rend le souvenir doux & amer tout à la fois : ce qui fait mon bonheur & ma consolation, c'est d'y voir que vous me conservez des sentimens qui me flattent & m'honorent : je vous demande en grâce de me les continuer & de vous tenir pour  
cer-



certain , que personne n'en est plus digne que moi par tous ceux dont mon cœur est rempli pour vous & pour tout ce qui vous intéresse.

*Je ne m'offlige plus des viles tracasseries qu'on vous fait , puisque vous n'avez pas peur du tonnerre. Je me rassure , mais je n'en suis pas plus édifié , & notre aimable Duc l'est encore moins que moi :* je saurai faire valoir tout ce que vous me dites d'obligeant pour l'aimable Barbet, dont vous désirez la pourtraicture : je vais m'en occuper & vous procurer le plutôt possible cette signification ; mais à propos de cela , le dit Barbet m'a chargé de vous prier de voir M. Ramsay, qui lui avoit promis de lui envoyer cent exemplaires gravés du portrait de M. le Duc qu'il a peint deux fois : il avoit fait marché avec un graveur, qui moyennant dix guinées devoit graver son tableau & lui en fournir 100 exemplaires. Procurez nous donc cela , je vous supplie, promptement ; & donnez-nous en des nouvelles , ainsi que des tableaux du Roi & de la Reine d'Angleterre que M. Ramsay devoit avoir déjà bien avancé.

Madame la Comtesse de Rochefort qui me parle souvent de vous avec amour m'a chargé de vous dire mille choses de sa part ; en me disant qu'elle en avoit souvent chargé M. le Duc & qu'elle craignoit qu'il ne l'oubliât.

Je ne suis point du tout à portée de vous envoyer le Bulletin du Barometre de la colere des Dieux Majeurs & Subalternes , parceque moi chétif mortel habitant un coin de la terre, où il n'est question que de l'existence de ces maîtres du tonnerre , je suis, grace à Dieu, loin de leur présence, & très ignorant du local

cal de ces dieux-hommes & de leurs faits & gestes. *Votre réponse, ce me semble, a suspendu la foudre & en a imposé à tout l'olimpe*, de sorte que tout cela se réduira à vous dépêcher Mercure pour vous appaiser, vous consoler, & vous dire que vous avez bien fait de gronder & que vous ferez encore mieux de faire pis que l'on n'a cru que vous aviez fait. Si j'en apprends quelque chose je vous le *participerai*.

Adieu, mon très cher Monsieur, daignez vous souvenir que vous avez en moi un serviteur zélé & un ami à toute épreuve en toute occasion.

Signé, MOREAU.



Lettre de M. le Duc de Nivernois à  
M. D'Eon.

à Saint Maur, le 26 Septembre 1763.

J'ai reçu votre petite lettre du 20 mon cher an i: elle est petite & ne dit pas tout; mais j'entends fort bien ce qu'elle ne dit pas & je vois que vous avez toujours de l'humeur, des ombrages, de la picoterie. La lettre de M. de Guerchy ne vous a pas plu; & en vérité, mon ami, vous avez tort; il m'a communiqué hier celle que vous lui avez écrite en réponse. Ce qu'il vous écrivoit ne pouvoit avoir qu'un sens; & ce sens n'avoit rien de malhonnête pour vous: mais je vois que par humeur vous avez été bien aise d'en soupçonner

ner un autre, qui n'a jamais été dans la pensée de celui qui vous écrivoit. Vous allez, mon cher ami, le grand chemin de la perdition. Rien ne vous seroit si aisé que de réussir parfaitement avec l'Ambassadeur & avec le Ministre, & rien n'est plus impossible que de conserver l'un si vous perdez l'autre, & rien ne vous sera plus nuisible que de les mécontenter tous deux. Pour l'amour de Dieu faites de sérieuses & froides réflexions sur votre situation : elle est belle & bonne, elle est un chemin de fortune assuré. Il est bien absurde pour vous & bien cruel pour vos amis, que vous veuillez perdre tous vos avantages, que vous veuillez vous ruiner sans ressource. Je vous en conjure, mon cher ami, rectifiez vos idées & ne mettez d'humeur à rien. Que diable veut dire ce logement séparé que vous avez jugé à propos de prendre ? pourquoi voulez-vous toujours être logé seul, & rester comme un être isolé. Pouvez-vous être sous un autre toit que les papiers, & les papiers peuvent-ils être sous un autre toit que l'Ambassadeur ? & puis *Cui bono* ? la seule chose raisonnable, c'est de se prêter aux circonstances & aux caractères ; c'est enfin, mon cher ami, de faire votre fortune en vous conciliant ceux de qui elle dépend. Ainsi vous aurez tous les torts possibles, si vous vous brouillez avec eux. Vous ferez en cela plaisir à bien des gens, mais c'est à vos ennemis ; & ne vaudroit-il pas mieux faire plaisir à d'autres comme à moi par exemple, mon cher ami, qui vous aime sincèrement malgré tous vos petits défauts que je connois bien, mais qui ne m'empêchent pas de



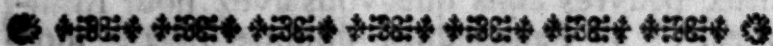
de sentir & de chérir toutes vos bonnes qualités. Adieu, mon cher ami ! un sermon est toujours trop long, sur-tout quand il est *ad hominem* ; ainsi je ne vous fais pas d'excuse de ne vous en pas dire d'avantage. J'ose espérer pourtant que vous n'en trouverez pas trop. *Bias* dont vous vous piquez d'avoir le portemanteau avoit encore une autre chose meilleure, c'est qu'il aimoit à entendre la vérité & qu'il en savoit profiter. Il n'avoit que de la résignation & non pas de l'humeur. Je le connois bien & je suis sûr que, s'il étoit à Londres à votre place, il seroit le meilleur ami des deux pauvres amis que vous avez pour Ministres. (\*) Faites donc comme *Bias*, mon cher ami ; non seulement je vous le permets, mais je vous le demande avec instance & avec tendresse. . . . .

Je

(\*) Cette lettre certainement m'a attendri le cœur, elle est très touchante ; mais des raisons plus pathétiques m'ont endurci ce même cœur.

Cette lettre seroit cependant meilleure avec une simple inversion à ce passage : il (*Bias*) seroit le meilleur ami des deux pauvres amis, que vous avez pour Ministres. Il faudroit *Bias* seroit le meilleur ami des deux pauvres Ministres, que vous avez pour amis. A l'égard du grand crime que l'on me fait d'avoir pris une petite maison socratique à part ; M. le Comte de Guerchy à son arrivée à Londres, a dû voir par lui-même que j'avois bien fait, puisque l'hôtel qu'il occupe actuellement est si petit, qu'il n'y peut pas loger les trois quarts de tout son monde : d'ailleurs *similis factus sum pellicano solitudinis : factus sum sicut nycticorax in domicilio. Vigilavi & factus sum sicut passer solitarius in ideo. Psal. cii. vers 7.*

Je prends sur ma nuit pour vous écrire, quoique je me porte bien mal, comme je fais toujours quand je reviens de Versailles. J'y ai fini une lettre pour vous que vous aurez par un courier, & puis ce soir j'ai reçu la vôtre dont je ne suis guères content. En vérité vous ne voyez pas les choses dans leur point de vuë. Adieu, mon cher ami, pensez à mon mort d'Irlande, je vous prie; & mettez moi en état de dire quelque chose à ceux que cela regarde. Je ne signe point, mais vous connoissez la griffe ainsi que l'amitié du feu *French* Ambassadeur votre serviteur.



Extrait de la Lettre de M. de Sainte-Foye à M. D'Eon.

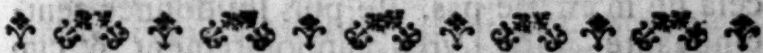
à Paris, le 30 Septembre 1763.

**M.** Bontems veut bien se charger, mon cher ami, de vous remettre en mains propres cette Epître, & je profite de cette bonne occasion pour vous parler encore à cœur ouvert sur les choses qui vous regardent. Je suis, je vous l'avouë, dans de veritables tranfes qu'il ne nous arrive de vous encore quelque replique philosophique, qui dérange toutes les vuës & toutes les espérances politiques que vous pouvez avoir. Si vous aviez bien senti, mon cher ami, les conséquences de cette démarche, je suis persuadé que vous ne l'auriez pas faite, & que vous vous rémettriez à l'amitié qu'on a ici pour vous concernant votre destin à venir.

Ce

Ce sont de petits nuages que tout cela ; si l'on ne les écarte pas avec bon homie, l'on finit toujours par en recevoir l'endosse, & je vous prévien*s qu'un instant de mauvaise humeur de la part* DE NOTR PRINCIPAL (\*) suffiroit pour vous détruire avec plus de dommages, que si vous aviez commis des fautes très considérables.

Rien de neuf à vous dire, mon cher ami : vous savez combien je vous suis attaché, & que personne au monde ne vous aimera jamais plus tendrement.



Extrait d'une Lettre curieuse de M. le  
Duc de Praslin à M. le Duc de  
Nivernois.

à Versailles, ce 8. Janvier, 1763.

Je suis toujours fort occupé de Guerchy. Je ne fais cependant si nous lui rendrons un bon office, en le faisant Ambassadeur à Londres. Il n'est pas aimé dans ce païs-ci. Je crains ses dépêches comme le feu ; & vous savez

---

(\*) Je m'estime heureux d'être aujourd'hui dans mon premier état de liberté & de ne plus travailler sous les ordres d'un principal si capricieux, auquel il ne faut qu'un instant de mauvaise humeur pour oublier les services les plus importants d'un fidele serviteur du Roi. Ce principal peut exercer sa mauvaise humeur sur ses écoliers, sur sa leynette ou sur ses gens, & me laisser tranquille.



Savez combien les dépêches déparent un homme & sa besogne, quand elles ne sont pas bien faites. On juge souvent moins un Ministre sur la manière dont il fait les affaires, que sur le compte qu'il en rend. *Je crois que notre cher ami fera bien. Je ne crois pas en avoir de meilleur à employer: MAIS IL NE SAIT PAS DU TOUT ECRIRE: NOUS NE SAURIONS NOUS ABUSER LA-DESSUS (\*)*.

D'un autre côté, je ne voudrois pas qu'il se ruinât, *mon pauvre Guerchy*. Vous faites monter la dépense à deux-cens-mille livres; cela ne m'effraie pas. Je puis lui donner cent-cinquante-mille livres d'appointement, & cinquante-mille livres de gratification; ainsi il y auroit encore de la marge, en y joignant la dépense qu'il feroit à Paris. Mais je ne saurois lui donner à (*ce pauvre cher homme*) *plus de deux-cens-mille livres de première mise* (†): c'est le

---

(\*) Je supplie les Lecteurs de bien peser ces paroles. IL NE SAIT PAS DU TOUT ECRIRE mais IL N'Y A PERSONNE (à la Cour de France) DE MEILLEUR A EMPLOIER.

NOTE de M. D'Eon.

(†) Quant aux dépenses de sa première mise pour son établissement; cet établissement & les meubles lui resteront, ainsi il ne perdra pas tout. Mais si un Ministre des affaires étrangères entendu, vouloit réellement faire gagner le Roi, ce seroit d'avoir dans les Cours étrangères, comme cela est établi à Constantinople, un hôtel, des meubles & une vaisselle au Roi, qui passeroient successivement aux Ambassadeurs ou Ministres. Par ce moyen point d'embaras pour les partans ou arrivans, peu de fraix de transport, point

le traitement le plus fort. La dépense de l'on établissement pourra monter plus haut. Elle sera d'autant plus forte, qu'il n'a plus de vaisselle d'argent (\*). Je voudrois que vous fîsiez à vos heures perduës un petit calcul de ses fraix d'établissement.

Votre femme est venue aujourd'hui diner chez moi: vous pouvez croire que nous avons un peu parlé de vous. Adieu, mon bon ami, je vous aime de toute la tendresse de mon cœur.

---

de fraudes réitérées aux douanes; point de contrebande qui donne lieu à mille plaintes réciproques. Enfin par cet arrangement stable & économique, l'état gagneroit sur chaque Ambassade au-moins cent-mille-écus. Il est vrai que cela ne seroit pas le Compte de Certains Comtes Ambassadeurs, qui savent mieux calculer que composer des dépêches. Si je voulois, je donneroie l'extrait de vingt lettres du Comte de Guerchy au Duc de Nivernois, par lesquelles ce Seigneur témoigne, à chaque page & même à chaque ligne, la peur qu'il a de se ruiner à Londres; mais cela pourroit fort bien ennuyer le plus grand nombre des lecteurs, qui ne seroient pas disposés à faire un Cours d'économie.

(\*) C'est pas la faute du Roi, ni celle de la France, si la vaisselle de M. le Comte de Guerchy a été pillée par les Hussards à *Minden*: on fait qu'ils en ont bien pillé d'autres.



SI LE RECUEIL PRÉCIEUX  
DE CETTE PETITE CORRESPONDANCE  
FACHE BEAUCOUP  
LES AUTEURS  
DE L'INJUSTICE QUE J'ÉPROUVE,  
JE DONNERAI  
DANS UNE SECONDE ÉDITION  
LES LETTRES  
SANS EN OMETTRE AUCUNES, SANS  
EXTRAITS & SANS LACUNES;  
CE SERA  
2 AP 57  
UN TEXTE  
AUSSI PUR QUE LA GENESE  
où  
L'ON N'EMPLOIERA PAS MEME LES POINTS  
DES MASORÉTES.